

ILS ONT BÂTI NOTRE PAYS

Nous avons la joie de vous présenter 35 Fondateurs et Fondatrices de l'Église canadienne. Ce ne sont que de brèves notices ; seulement des indices, pour nous donner le goût de mieux les connaître. Les Centres consacrés à plusieurs de ces personnages pourront vous offrir de plus amples renseignements. Pour les autres, nos bibliothèques sont bien pourvues.



Première Messe à Ville-Marie, 17 mai 1642

Photo: Collection du Musée des Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Montréal

Notre passé devrait orienter notre avenir

« Un peuple sans mémoire est un peuple sans espoir... et sans avenir » (Cardinal Poupart)

Il faut savoir d'où l'on vient pour savoir où l'on va !

FÊTE LITURGIQUE DE NOS SAINTS ET BIENHEUREUX

Calendrier propre du Canada

6 janvier	Saint Frère André
12 janvier	Sainte Marguerite Bourgeoys
19 mars	Saint Joseph, Patron du Canada
17 avril	Bienheureuse Kateri Tekakwitha
30 avril	Bienheureuse Marie de l'Incarnation
4 mai	Bienheureuse Mère Léonie Paradis
6 mai	Bienheureux François de Laval
8 mai	Bienheureuse Catherine de Saint-Augustin
24 mai	Bienheureux Louis-Zéphirin Moreau.
26 juillet	Ste Anne, Patronne de la Province de Québec
5 août	Bienheureux Père Frédéric o.f.m.
15 août	l'Assomption de la Vierge Marie, Patronne des Acadiens.
26 septembre	Les Saints Martyrs canadiens
6 octobre	Bienheureuse Mère Marie-Rose Durocher
16 octobre	Sainte Marie-Marguerite d'Youville
22 octobre	Dédicace des églises consacrées dont on ne connaît pas la date de consécration.

Un mot du Saint-Père à l'ambassadeur d'Autriche au Vatican, qui conviendrait à tous les pays.

«L'édification de la maison commune européenne ne pourra réussir que si ce continent est conscient de ses fondements chrétiens et si les valeurs de l'Évangile ainsi que l'image chrétienne de l'homme représentent, également à l'avenir, le ferment de la civilisation européenne.

De ce point de vue, la Foi vécue dans le Christ et l'amour concret du prochain, caractérisée par la Parole et la vie du Christ et également par l'exemple des saints, pèsent davantage que la culture occidentale chrétienne. Vos concitoyens récemment proclamés saints peuvent précisément nous ouvrir des perspectives plus larges. Ces saints, suivant des chemins de vie différents, se sont placés avec le même dévouement au service de Dieu et de son message d'amour pour le prochain. Ils demeurent ainsi pour nous des images qui nous orientent dans la Foi et des témoins de l'entente entre les peuples.»

Benoit XVI, 3 février 2011

« Ils ont bâti notre pays »

Editions Mariales
Rédigé en collaboration

Infographie : Jocelyne Sagala
Impression : Debesco, Granby
Tirage : 2000
Renseignements : (514) 327- 0457
(514) 333- 65734

Le coût de production de cette brochure a été offert à Marie par une personne qui désire prolonger l'héritage laissé par la Société Notre-Dame de Montréal.

Prix de vente : \$4.00
(escompte sur quantité)

Commandez à :

Les Éditions Mariales
a/s M.T. Chevalier
1206-3461 est Boul Gouin
Montréal QC H1H 1B2

Ou à :

Jésus Marie et Notre Temps
5055, rue St-Dominique
Montréal QC H2T 1V1

LES PROMESSES DE NOTRE DAME DU ROSAIRE DONNÉES AUX BIENHEUREUX DOMINICAIN ALAIN DE LA ROCHE

POUR CEUX QUI PRIENT LE CHAPELET (Voir Marie Favery en page 18)

1. Celui qui persévéra dans la récitation de mon Rosaire recevra toutes les grâces qu'il me demandera.
2. Je promets ma très spéciale protection et de grands bienfaits à ceux qui réciteront dévotement mon Rosaire.
3. Le Rosaire sera un bouclier puissant contre l'enfer, détruira les vices, délivrera du péché, abattra l'hérésie.
4. Le Rosaire fera germer les vertus et obtiendra aux âmes la miséricorde divine ; il substituera dans les cœurs l'amour de Dieu à l'amour du monde, les élevant aux désirs des biens éternels. Que d'âmes se sanctifieront ainsi !
5. Celui qui se confie à moi par le Rosaire ne périra pas.
6. Celui qui récitera pieusement mon Rosaire, en méditant ses mystères, ne mourra pas de mauvaise mort ; pécheur, il se convertira ; juste, il persévéra dans la grâce, et en tout cas, il sera admis à la vie éternelle.
7. Les vrais dévots de mon Rosaire ne mourront pas sans le secours de l'Église.
8. Je veux que tous ceux qui récitent mon Rosaire trouvent dans leur vie et à leur mort lumière et plénitude de grâces, et qu'ils participent aux mérites des Bienheureux.
9. Je délivrerai promptement du Purgatoire les âmes dévotes au Rosaire.
10. Les vrais fils de mon Rosaire jouiront au ciel d'une gloire singulière.
11. Tout ce qu'on demandera par le Rosaire, on l'obtiendra.
12. J'assisterai en tous leurs besoins ceux qui propageront mon Rosaire.
13. J'ai obtenu de mon Fils que les confrères du Saint Rosaire aient pour frères, en la vie et en la mort les saints du ciel.
14. Ceux qui récitent mon Rosaire sont mes fils bien-aimés, les frères de Jésus-Christ.
15. La dévotion du saint Rosaire est un signe évident de prédestination.

1534 JACQUES-CARTIER DÉCOUVRE LE CANADA

Jacques Cartier, explorateur, découvreur, prit possession de cette terre au nom du Roi de France. C'était le temps où les « Vieux Pays » envoyaient des explorateurs pour acquérir des colonies. Mais en même temps, il faut rendre grâce à ces grands aventuriers d'avoir apporté avec eux la FOI chrétienne.

C'est au nom du Roi de France que Cartier agit, mais son premier geste est de planter la croix, signe de son appartenance au Christ. La Croix de Gaspé est encore là, en souvenir de ce geste de Foi.

Dès son premier voyage, en 1634, pour le 15 août, il fait célébrer la Messe, ce qui signifie que son expédition était accompagnée d'un prêtre. Ce jour-là, il distribue des chapelets aux Amérindiens.

A son 2^e voyage, en 1635, le 15 août, Cartier donne le nom d'Île de l'Assomption à cette immense île qui portera plus tard le nom d'Île d'Anticosti. Le 7 septembre de la même année, il fait célébrer la Messe à l'Île aux Coudres, en cette veille de la Nativité de Marie. Et à Hochelaga, il distribue des chapelets.

Pendant l'hiver 1535-36, Jacques Cartier hiverne à Québec, à l'emplacement de l'actuel parc Cartier-Brébeuf. Le scorbut, maladie mortelle, décime son équipage. Les matelots meurent les uns après les autres. Cette maladie était causée par une carence de vitamine C présente dans les agrumes dont on manquait absolument.

A la mi-février 1636, sur les cent-dix hommes des trois navires de Cartier, dix seulement étaient valides, à peine capables de s'occuper de leurs compagnons malades. Huit étaient déjà morts et 50 agonisaient. De fait, 25 moururent.

C'est à ce moment que Cartier se tourna avec confiance vers Marie, dont il avait apporté une image de France : celle de Notre-Dame de Roc Amadour, à qui il avait confié le succès de



Oeuvre d'Antonio Masselotte 1921
exposée au Sanctuaire Notre-Dame de Rocamadour
situé dans l'église Saint-François d'Assise à Québec

ses voyages.

« Notre Capitaine, Cartier » cite la deuxième relation de ses voyages, « fit mettre le monde en prière et fit porter une image de la Vierge Marie contre un arbre, distant de notre fort d'un trait d'arc, à travers neiges et glaces ; il ordonna que le dimanche suivant on dirait la Messe au dit lieu, et que tous ceux qui pourraient cheminer, tant sains que malades, iraient à la procession, chantant les sept Psaumes de la pénitence, avec les litanies des saints, en priant la Vierge qu'il lui plût prier son cher enfant qu'il eut pitié de nous. Et la Messe dite et chantée devant son Image, le Capitaine Cartier se fit le pèlerin de Notre-Dame qui se fait prier à Roc Amadour, promettant d'y aller si Dieu lui donnait la grâce de retourner en France.... Dieu, par sa sainte grâce, nous regarda en pitié et nous envoya la connaissance et remède à notre santé. »

Quel fut donc ce remède ? Celui de tisanes de cèdre blanc appelé Anedda par les Indiens de Québec, dont

Cartier apprit sur le champ le secret : le fils du chef Agaya s'était guéri en buvant une décoction d'écorces et de feuilles du cèdre et en frottant avec le marc les membres malades.

Aussitôt que les hommes de Cartier acceptèrent de boire la tisane, ils furent guéris : « Un vrai et évident miracle », commente la relation du voyage,

« car de toutes les maladies de quoi ils étaient entachés, après en avoir bu deux ou trois fois, ils recouvrèrent santé et guérison, tellement que tel des compagnons qui avait la grosse vérole depuis cinq ou six ans auparavant, la dite maladie a été guérie nettement par cette médecine ».



Notre-Dame de Roc-Amadour

Vraisemblablement, au lieu même où l'image de la Vierge avait été fixée à un arbre pour le pèlerinage, se situe aujourd'hui l'église S. François d'Assise, dont la crypte, depuis le 9 mai 1919, est un sanctuaire dédié à Notre-Dame de Roc-Amadour, proclamée le jour même par la Congrégation des Rites, à Rome, titulaire de la paroisse, en parité avec S. François. Un magnifique tableau, peint par Antonio Masselotte, y rappelle le « premier pèlerinage marial au Canada » et la réponse maternelle de la Mère de Dieu à la suppliante requête des découvreurs Bretons de cet immense pays.

L'église Saint-François-d'Assise Notre-Dame de Roc-Amadour est située sur la 1^{re} avenue à Limoilou, Québec. Le bureau au 689, 12^e rue, CP 52038 Québec G1J 2M9

Sources :
Histoire de la Colonie Française en Amérique.
Sanctuaire Notre-Dame de Roc-Amadour.

Il a fondé Québec, a exploré les Grands Lacs et travaillé à la colonisation.

Comme on le sait, c'est sous la protection de la Vierge Marie que débute l'histoire de la Nouvelle-France.

Après le découvreur, Jacques Cartier, qui eut recours à Notre-Dame de Roc-Amadour pour sauver son équipage, voici Samuel de Champlain, qui apporte au pays la dévotion de sa Saintonge natale, celle de Notre-Dame de Recouvrance.

Champlain, le Fondateur de Québec et du Canada, a-t-il d'abord été protestant comme la plupart des gens de Brouage, son pays natal ? On sait peu de choses de ses origines : les registres de Brouage, antérieurs à 1690, sont disparus dans un incendie⁽¹⁾.

Si Champlain est né protestant, il ne le fut pas longtemps. Lors de son mariage, en 1610, son épouse, Hélène Boulé, se fit catholique comme son mari.

L'apostolat de Champlain porte la marque d'un fervent catholique. C'est lui qui fit venir les Récollets, en 1615, puis les Jésuites en 1625 pour l'évangélisation des Amérindiens. Lors de la prise de Québec par les Anglais, en 1629, Champlain fit vœu de construire une chapelle à Notre-Dame de Recouvrance, s'il recouvrait la colonie, ce qui se produisit en 1632.

Par testament, il légua à la chapelle Notre-Dame de Recouvrance tous les biens

dont il disposait à Québec.

C'est le jour de Noël 1635 que Champlain rendit sa belle âme à Dieu, son âme d'apôtre du Seigneur. Il fut inhumé dans l'église Notre-Dame de Recouvrance.

Dans l'actuelle Basilique Notre-Dame de Québec, à gauche, en arrière, on trouve un monument à Notre-Dame de Recouvrance, en souvenir de Champlain.



Notre-Dame de Recouvrance

Marguerite Morency

(1) Marcel Trudel,
Dictionnaire biographique

KATERI TÉKAKWITHA

Par sa vie, Kateri témoigne d'une riche expérience où Dieu vient à la rencontre de sa création. Si « toute créature est Parole de Dieu puisqu'elle proclame Dieu », laissons-nous guider par sa vie et laissons-nous porter par la question suivante : qu'est-ce qui, dans la vie de Kateri, nous indique qu'elle est l'une des fondatrices de l'Église catholique de ce pays ?

Au milieu du 17^e siècle alors que les « robes noires » débutent l'évangélisation de toutes les peuplades, les amérindiens eux luttent pour leur survie en chassant les territoires fertiles, en s'appropriant nourriture et trésors de guerre et en essayant de s'immuniser contre les maladies virales apportées principalement par la colonisation et

la rigueur du climat. C'est ainsi que la future mère de Kateri, une jeune algonquienne se voit prise en esclavage par le chef du clan des Tortues de la tribu des agniers lors de la dévastation de son campement nommé Sachen Pacherini aux Trois-Rivières. Éduquée en français et convertie au catholicisme, pour avoir la vie sauve, elle immigre à Ossernenon, aujourd'hui Auriesville dans l'État de New York.

Celle qui avance en tâtonnant

En 1656, la cantonnade d'Auriesville célèbre la naissance d'une petite fille qui réunit en elle la force volontaire et habile des Agniers ainsi que la bonté et la douceur des Algonquins. En 1660 une épidémie de petite vérole ravage

le canton tout entier. La petite fille aux sangs-mêlés, maintenant âgée de 4 ans et atteinte de la petite vérole perd tous les membres de sa famille par cette maladie. Avec les survivants, la jeune orpheline déménage à Fonda où ses oncle et tante du clan des Tortues s'occupent de sa guérison, de sa croissance, de son éducation et plus tard verront au choix d'un bon guerrier pour assurer sa survie.

Gravement atteinte, l'enfant survit à la petite vérole mais au prix d'un visage grêlé et d'une vue tellement affaiblie qu'elle doit sans cesse pousser de ses mains les objets qui se trouvent sur son chemin. Cet exercice lui vaut le nom de Tékakwitha, celle qui avance en tâtonnant. Quand arrive l'âge où



les filles sont choisies pour être épousées, la jeune Tékakwitha maintient son refus et affirme avec la force courageuse des Agniers sa volonté de se faire baptiser. La colère et l'incompréhension de ses parents adoptifs l'obligent à observer le silence sur son choix de vie et

attendre dans la confiance la réponse du Seigneur pour elle.

Gandaouagué

La mission Saint-Pierre de Gandaouagué est spirituellement servie par les jésuites. Durant le séjour des pères missionnaires visiteurs dans le longhouse du chef de clan, Tékakwitha est mandatée comme leur hôte. Des souvenirs de son enfance, reliés à l'enseignement de sa mère émergent. Tékakwitha commence intérieurement à préciser son désir de connaître le Dieu des chrétiens. Son identité religieuse se précise au fil des événements et de la paix qu'elle éprouve en leur présence. Quelques années plus tard, le Père de Lambertville est nommé directeur de la mission. Lors d'une visite au longhouse de son oncle, alors qu'une fracture à la jambe retient Tékakwitha captive, elle trouve la force combattive des agniers pour demander à la «robe noire» si elle pouvait apprendre ce qui concerne le Jésus de son enfance et sa Mère Wari. Craignant la fureur de son oncle, elle informe ce jésuite qu'il devait tenir se-

cret son choix de grandir autrement. Le Père de Lambertville accueille sérieusement sa demande et l'intègre au catéchuménat. Le 5 avril 1676, le dimanche de Pâques, Tékakwitha reçoit, son nom de baptisée en Jésus: Kateri-Gahdehlee en Iroquois. Maintenant membre de l'Église catholique à la Mission de Saint-Pierre, Kateri reçoit de nouvelles insultes et persécutions.

Sa vie de fille de Dieu et de l'Église

À l'automne 1677, elle quitte son canton agnier pour aller vivre à la Mission Saint-François-Xavier, sur le Saint-Laurent. Le P. de Lambertville lui confia une lettre pour le P. Jacques Frémin, dans lequel on peut lire : « C'est un trésor que nous vous donnons... Gardez-le bien ! ». En longeant la rivière Mohak jusqu'à Sainte Magdeleina de Laprairie et par la suite à la Mission Saint-François-Xavier de Ville Sainte-Catherine, Kateri reçoit sa première libération puis la première de ses communions le jour de Noël 1677.

D'une eucharistie à l'autre, Kateri prépare soigneusement son cœur, son âme et son corps pour recevoir Celui qui transforme de l'intérieur : Le Christ. Elle réunit une bande de jeunes filles pour s'occuper avec elle des vieillards, des malades et des gens de la tribu. Elle est aimée de tous et s'active pour les siens. Certes les mortifications qu'elle s'inflige dépassent notre compréhension actuelle mais leur offrande porte des fruits de Paix et d'union intime au Christ. Accompagnée d'une croix, lors de ses méditations et adorations devant le Saint Sacrement elle connaît le don des larmes, en éprouve les consolations qui lui font vivre vertus et béatitudes. Le 25 mars 1679, le P. Frémin permit à Kateri Tekakwitha de prononcer privément le vœu de virginité et de

se consacrer à Notre-Dame qu'elle aimait éperdument.

Le 17 avril 1680, elle reçoit le saint Viatique (...) par ses dernières paroles-prière: «Jésus, Marie», elle partit à la rencontre avec son Dieu. En moins d'un quart d'heure, nous raconte le père Cholenec, s.j. son visage devint d'une beauté à ravir les missionnaires et tous les siens. Grâce à son intercession, partout à travers la Nouvelle-France, les Indiens et les colons commencèrent presque aussitôt à obtenir du Ciel des faveurs, voire des miracles. Le 3 janvier 1943, S.S. Pie XII la déclara «Vénérable», proclamant qu'elle avait héroïquement pratiqué les vertus chrétiennes. De tous côtés on continua d'implorer son aide. En 1980, tricentenaire de son entrée en Paradis, le pape Jean-Paul II décida que le temps était enfin venu de l'élever au rang des Bienheureux de la sainte Église.» Monseigneur Hubert, évêque de Saint-Jean-Longueuil accorda son imprimatur aux prières pour une neuvaine à Kateri ainsi que les méditations du chapelet de Kateri Tékakwitha.

Ce qui l'élève au rang des fondateurs de l'Église catholique canadienne et deuxième patronne du Canada est que sa tombe et ses ossements ont permis le maintien et la vie de la mission en la sauvant à plusieurs reprises de son extinction.

Jeannine Deshaies Roy

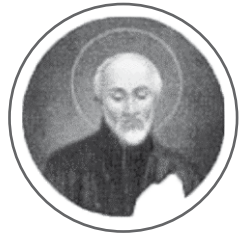
Pour info supplémentaires et se procurer des chapelets spéciaux, S.V.P. Communiquez avec la Cause de Kateri, C.P. 70, Kahnawaké, QC, J0L 1B0, Canada

LES MARTYRS CANADIENS

Jean de Brébeuf : né le 25 mars 1593, à Condé-sur-Vire, en Normandie. Entré chez les Jésuites, à Rouen en 1617. Il fit un premier séjour en Nouvelle-France de 1625 à 1629, missionnaire auprès des Montagnais et des Hurons. Il fit un second séjour en Huronie, de 1634 à 1649, Supérieur-fondateur de la Mission Huronne, (aujourd'hui Midland, Ontario). En 1637, il fait voeu du martyre et en 1640-41, il va en mission chez les Neutres, avec le Père Chaumonot. En 1644, il retourne en Huronie, en 1645, y fait le voeu du plus parfait et est martyrisé le 16 mars 1649. Il avait 56 ans.



Isaac Jogues : né à Orléans en 1607. En 1624, il entre chez les Jésuites, à Rouen et il a, comme maître des novices, le Père Louis Lalemant. Parti pour le Canada le 8 avril 1636, il arrive en Huronie le 16 septembre. On lui donne le surnom d' Ondessonk, ou oiseau de proie. En 1639, en mission chez les Pétuns, il est avec Garnier. Au retour de Québec, en août 1642, il est fait prisonnier par les Iroquois avec Guillaume Couture et René Goupil. Soumis aux plus horribles tortures, aidé par les Hollandais, il parvient à s'enfuir en 1643 et passe en France. Il revient à Québec en juillet 1644, demandant à se consacrer à l'évangélisation des Iroquois. Il est assassiné par eux, à Ossernenon, (Auriesville, New-York), le 18 octobre 1646. Il a 39 ans.



Gabriel Lalemant : né à Paris, le 3 octobre 1610. Neveu des Pères Charles et Jérôme Lalemant, il fait voeu de se consacrer aux missions lointaines. Il arrive à Québec en 1646 et y fait du ministère, comme aussi à Sillery jusqu'en 1648. Il monte chez les Hurons avec François Bressani. Il remplace Chabanel à la Mission St-Louis, compagnon du Père Brébeuf. Sept mois après son arrivée en Huronie, il est martyrisé à St-Ignace, en même temps que Brébeuf, le 17 mars 1649. Il avait 39 ans. Son corps, avec celui de Brébeuf, fut rapporté à Québec en 1650.



Antoine Daniel : né à Dieppe en 1601. Il avait commencé des études de Droit, avant d'entrer chez les Jésuites en octobre 1621. Il arrive au Cap-Breton en 1632, puis à Québec le 16 juin 1633. Il part avec Brébeuf pour la Mission Huronne, en 1634. C'est un des meilleurs linguistes de la Huronie. Il apprend aux enfants à chanter le Pater et le Credo en huron. Désigné, en 1636, pour ouvrir un séminaire à Québec pour les jeunes Hurons, après deux ans d'efforts, c'est un échec. Il retourne en Huronie et est abattu dans sa Mission de St-Joseph, par un coup d'arquebuse, au moment où il achevait de dire la Messe, le 4 juillet 1648.



LES MARTYRS CANADIENS

Charles Garnier ; né à Paris en 1601. Entré à la Compagnie de Jésus en 1624. Ordonné prêtre en 1635, il est désigné pour les missions de Nouvelle-France. Arrivé à Québec le 11 juin 1636, avec Monsieur de Montmagny, il part pour la Huronie dès le 21 juillet et n'en reviendra jamais. Compagnon de Jogues, chez les Pétuns, il cherche à les convertir pendant deux ans. De 1641 à 1646, il est employé à la Mission St-Joseph. En 1646, il retourne chez les Pétuns et, cette fois, réussi à fonder une mission florissante. Il répand la dévotion au Coeur de Jésus et fait vœu de soutenir le mystère de l'Immaculée-Conception de Marie jusqu'à la mort. Le 7 décembre 1649, il est frappé de deux balles, dans l'assaut de la Mission St-Jean. Il a 48 ans.



Noël Chabanel : né à Saugues, (Haute-Loire), le 2 février 1613. Il entre au noviciat des Jésuites à Toulouse, le 9 février 1630. Brillant professeur de rhétorique, il arrive à Québec le 15 août 1643 et y passe un an avant de monter en Huronie. C'est le seul des martyrs canadiens qui ne parvient pas à apprendre le huron. Incapable de prêcher, il prie et fait le vœu héroïque de rester en Huronie, « afin de mourir en la croix ». Au début de 1649, il se trouvait à la mission des Pétuns quand il reçoit l'ordre de sa rendre à Sainte Marie de l'Île St-Joseph. Parti le 7 décembre, il fut traîtreusement assassiné le lendemain par un huron apostat. Il avait 36 ans.



René Goupil : Né en 1608. Originaire d'Anjou. Déjà chirurgien à son entrée au noviciat des Jésuites de Paris, en 1639. Obligé de quitter la Compagnie pour cause de surdité, il est devenu missionnaire laïc, en qualité de « donné » (nous dirions bénévole), et il arrive au Canada en 1640. Il est à Sillery, de 1640 à 1642 et part pour la Huronie le 1^{er} août, avec Jogues, comme chirurgien. Il est fait prisonnier et tombe sous la hache d'un Iroquois, irrité de l'avoir vu faire le signe de la croix sur un enfant. C'est le 29 septembre 1642. Il a 34 ans et il avait eu le temps de prononcer ses vœux comme jésuite, entre les mains de Jogues.



Jean de la Lande : Né à Dieppe vers 1608. « Donné » comme missionnaire laïc au service des Jésuites, sans vœux de religion. Sa présence en Nouvelle-France est signalée pour la première fois en 1642. Jusqu'en 1646, il est attaché à la Résidence de Trois-Rivières, avec le Père Anne de Noué. Le 24 septembre 1646, il accompagne le Père Jogues au pays des Iroquois. Il est assassiné avec Jogues, le 18 ou 19 octobre 1646. Il a 38 ans.



FRANÇOIS DE LAVAL 1^{ER} ÉVÊQUE DE QUÉBEC

François de Laval est né à Montigny-sur-Avre, dans le diocèse de Chartres, en France, le 30 avril 1623. Après des études au collège de La Flèche, puis à celui de Clermont à Paris, il est ordonné prêtre en 1647. Nommé archidiacre d'Evreux, il assiste l'évêque de ce diocèse dans l'administration des paroisses. En 1653, il est pressenti pour devenir évêque au Tonkin. Ce projet ayant échoué, il se retire à Caen et se consacre à la prière, à l'oraison, aux soins des pauvres et des malades.

Le 3 juin 1658, François de Laval est nommé vicaire apostolique au Canada et il reçoit l'onction épiscopale le 8 décembre de cette même année en l'abbaye Saint-Germain-des-Prés à Paris. Il arrive à Québec le 16 juin suivant.

En 1659, au moment où François de Laval commence son ministère en Nouvelle-France, des missionnaires travaillent déjà depuis plus de qua-

rante ans à implanter le christianisme. Il va soutenir les institutions et les oeuvres déjà existantes. Il s'applique surtout à donner une impulsion plus vigoureuse à la jeune Église dont il est désormais le pasteur.

Pour ce faire, il multiplie les initiatives apostoliques. Il érige un séminaire dont il fait le coeur de son Église en y regroupant tout son clergé et en lui confiant la formation des prêtres. Il organise aussi les paroisses, fonde les écoles et répond à beaucoup de besoins des missions indiennes les plus éloignées.

À sa mort, en 1708, il compte cinquante années d'épiscopat dont trente passées à la tête de l'Église de Québec. Pendant tout ce temps, il accomplit une oeuvre missionnaire dont l'influence est décisive pour l'avenir de la religion dans cette partie de l'Amérique. Grâce à son intelligence clairvoyante, à son éner-

gie et à sa force de caractère, il parvient à établir les institutions et les structures qui vont permettre le maintien de l'Église et son expansion dans une très grande partie du continent américain.

Il a été béatifié le 22 juin 1980 par le Pape Jean-Paul II.

*Jacques Lemieux,
prêtre vice postulateur.*

Centre François de Laval,
20, rue Buade, Québec QC G1R 4A1



JEAN-JACQUES OLIER FONDATEUR DE MONTRÉAL

L'Œuvre était si extraordinaire que Marie voulait deux fondateurs pour sa ville.

Un autre 2 février, en 1636, dans un autre coin de France, à Saint-Germain-des-Prés, un prêtre de 28 ans, en prière devant le Tabernacle de l'église abbatiale, doit résoudre un grave problème : acceptera-t-il le siège épiscopal qu'on lui offre ?

Ce matin-là, il lui vient à l'esprit que Dieu ne veut pas pour lui de l'épiscopat et en même temps, le projet de se dépenser au Canada, chez les Indiens, s'empare de son âme. Plus précisément, c'est à Montréal qu'il veut travailler, où l'on doit bâtir la première chapelle sous le titre de la Sainte Vierge et une ville chrétienne du nom de Ville-Marie. Marie lui demandera le sacrifice de venir à Montréal, mais pour l'instant, il est tout plein de révélation du ciel sur Ville-Marie. Comme M. de la Dauversière, il « voit » la situation géographique de l'Île et son avenir qui est de



« porter la Lumière » au Nouveau-Monde.

Olier rencontre providentiellement M. de la Dauversière.

Ils sont venus en même temps à Meudon, chez le Garde des Sceaux, et se reconnaissent

sans s'être jamais vus. Olier comprend intérieurement la vocation de Jérôme. Ils s'embrassent et, dans un entretien de trois heures, partagent le dessein du Seigneur, qui leur a été révélé et se rendent compte que Marie les veut tous les deux pour fonder Ville-Marie.

Olier travaillera avec ardeur à la réalisation du projet marial. Il se portera acquéreur de l'Île de Montréal, mais Marie lui demandera le sacrifice de venir lui-même y travailler pour Elle.

Il sera Curé de la Paroisse Saint-Sulpice à Paris et y fondera un premier séminaire pour la formation des prêtres.

C'est pour cela que cette Compagnie de prêtres formateurs du clergé portera le nom de la paroisse : les Sulpiciens.

Se fils spirituels viendront à Montréal en 1657 et y arriveront au moment où Olier rend son âme à Dieu. Ils seront les « Seigneurs » de l'Île de Montréal et contribueront de toutes manières à parachever le travail commencé en 1642. Ils fonderont un grand séminaire à Montréal et y instruiront des centaines de jeunes hommes. D'après le chiffre évalué en 1942, lors des fêtes du 300^e de Montréal — en plus des centaines de prêtres, 87 évêques ont été formés au Grand Séminaire de Montréal.

De Montréal, les fils de Jean-Jacques Olier ont essaimé aux États-Unis, dans l'Ouest Canadien et jusqu'en Amérique du Sud.

Sources : Collection Ville-Marie,
300^e anniversaire de Montréal.

Augustine hospitalière

de la Miséricorde de Jésus 1632- 1668

Issue de deux familles nobles du Cotentin, Catherine de Saint-Augustin naquit et fut baptisée le 3 mai 1632, à



Saint-Sauveur-le-Vicomte, dans l'actuel département de la Manche, en France. Son père, Jacques Simon de Longpré, était avocat, et sa mère Françoise Jourdan de Launay, fille d'un lieutenant civil et criminel.

L'éducation de la fillette fut confiée à ses grands-parents maternels vers l'âge de trois ans. Les Jourdan avaient converti leur demeure en une sorte d'hôpital où ils recevaient et soignaient les pauvres et les malades : Catherine fut très tôt initiée aux exercices de la charité et à la pratique des vertus théologiques et cardinales.

Catherine, attirée par la vie religieuse, a été encouragée à poursuivre son idéal par celui que nous appelons aujourd'hui Saint Jean Eudes. C'est ce prêtre Eudiste qui l'a initiée à la dévotion au Cœur Immaculé de Marie. Elle fut la légataire de cette dévotion mariale dans tout l'Ordre et dans tout le Canada. À douze ans et demi, le 7

octobre 1644, elle entra au Monastère de Bayeux. Deux ans plus tard, elle fut admise au noviciat. C'est alors qu'elle conçut le désir d'aller au Canada, où des Augustines Hospitalières de la Miséricorde de Jésus avaient en 1639 fondé l'Hôtel-Dieu du Précieux Sang sur demande de la duchesse d'Aiguillon nièce du Cardinal de Richelieu.

À la mort de la supérieure fondatrice, Mère Saint-Ignace, les religieuses de Québec demandèrent du renfort et c'est Sœur Catherine, qui malgré ses seize ans se porta volontaire pour cette mission. Son père et la Communauté ne l'entendaient pas ainsi. L'appel intérieur était plus fort que l'approbation de ses parents et des religieuses de sa communauté. Le Seigneur l'avait choisie et c'est ce qui faisait sa force d'âme. Elle fit le vœu « de vivre et de mourir en Canada » si Dieu lui en ouvrait la porte. Le 4 mai, à Nantes elle fit sa profession religieuse et le 27 du même mois s'embarquait pour le Canada. Le bateau « Le Cardinal » arriva à Québec le 19 août 1648. Son rêve était devenu réalité.

Sa vie missionnaire prenait son élan dans ce pays qu'elle appellera « son petit paradis de Québec ». Mais ce sera aussi le pays des Croix car à la suite de son époux Jésus-Christ, elle souffrira dans son corps et dans son âme les assauts du malin. Son directeur spirituel le Père Paul Ragueneau s.j. la conseillera durant près de douze ans jusqu'à ce qu'il retourne en France sur demande expresse de son Supérieur. Le Père de Chastelain le remplacera. C'est ainsi que S.Catherine cheminera dans la voie de l'Amour et de la sainteté.

Mgr de Laval, premier évêque de Québec qui visitait les malades de l'hôpital voyait dans cette jeune religieuse une âme toute donnée pour le bien et le salut des âmes. Il choisit S.Catherine pour l'appuyer dans son ministère diocésain. Elle devint vite sa confidente et ce malgré son jeune âge. Mgr

de Laval avait un très grand territoire à parcourir et des âmes à diriger dans la voie de l'Amour de Dieu il avait besoin d'aide.

À S.Catherine, il confia les âmes les plus délaissées et les affaires importantes de son diocèse tant matérielles que spirituelles. Pour répondre au désir de son Pasteur, S.Catherine puisa sa force dans la prière, surtout dans les Saintes Écritures. Sa méditation quotidienne sur les Évangiles fortifia son cœur. Son amour pour les pauvres et les malades était si profond qu'elle y consacra toute son existence. Elle avait une attention toute spéciale pour les démunis, les mourants qu'elle assistait avec amour et grand soin. Une hospitalière exemplaire selon le dire de ses compagnes. Aujourd'hui, après plus de 350 ans de son passage sur la terre, elle accompagne encore les malades qui se préparent à rencontrer leur Créateur. Sa mission d'aide spirituelle est bien vivante. Beaucoup de gens confient leur problème à la Bienheureuse Marie-Catherine de Saint-Augustin et elle est attentive autant à leur peine qu'à leur bonheur. Continuons de la prier et demander à Dieu sa « canonisation » si c'est « sa volonté ». Chaque année nous célébrons son entrée au ciel le 8 mai, depuis 1668.

Vénérable en mars 1984, elle fut Béatifiée le 23 avril 1989 par le futur Bienheureux Pape Jean Paul 11.

Thérèse Caron a.m.j.

Membre du Comité
des Fondateurs de l'Église du Canada.

JÉRÔME LE ROYER DE LA DAUVERSIÈRE

FONDATEUR MÉCONNU



M. Le Royer bénit les 3 premières soeurs qui partent pour Ville-Marie

Jérôme Le Royer de la Dauversière, fondateur des Religieuses Hospitalières de St Joseph et véritable Fondateur de Montréal, reste un grand inconnu. Parce qu'il n'est jamais venu à Montréal, il est resté dans l'ombre des personnes qu'il a lui-même choisies, Maisonneuve et Jeanne Mance, pour collaborer à l'actualisation de ses projets « visionnaires » : la Fondation de Montréal et l'établissement d'un Hôtel-Dieu, pour les soins des malades.

Après de brillantes études au Collège Henry IV de La Flèche où il a été formé par les Jésuites, Jérôme succède à son père, comme receveur des tailles de cette ville.

Marié à Jeanne de Baugé, ils auront cinq enfants. Fervent chrétien, formé à la spiritualité ignacienne, au collège, il continue de participer à la « Congrégation mariale » des notables de sa ville.

Le 2 février 1630, en la fête de la purification, après avoir communié et s'être consacré à la Vierge, lui et sa famille, il reçoit une première grâce mystique, au cours de laquelle il se sent appelé à fonder une communauté de Filles Hospitalières pour soigner les pauvres malades de l'Hôpital de La Flèche. Mais son « directeur spirituel » y voit « une pieuse chimère » à laquelle il ne devrait pas donner suite. Dans la foi, Jérôme se soumet, mais continue d'être attentif à la volonté de Dieu.

En février 1635, Jérôme Le Royer, en voyage d'affaires à Paris, se voit confirmé dans son appel. Alors qu'il est en action de grâce, après avoir communié, il est ravi

comme en extase ; il se voit en présence de la Ste Famille et entend Jésus lui dire : « ...Vous serez mon serviteur fidèle ; travaillez à mon œuvre, ma grâce vous suffit... ». Il fait part de cette nouvelle expérience mystique à ses conseillers spirituels qui l'autorisent finalement à travailler à l'accomplissement de la mission qui lui est confiée par le Seigneur.

Cette mission comprend trois mandats ;

C'est d'abord la fondation de la communauté de Filles de St Joseph qu'il réalise tout en fondant la « Confrérie de la Ste Famille » pour les laïcs, mais « dont la dite communauté sera membre ». La communauté se forme autour de Marie de la Ferre, collaboratrice de M. Le Royer.

Elles entrent officiellement à l'Hôtel-Dieu de La Flèche le 18 mai 1636, en la fête de la Trinité.

Le deuxième mandat sera la fondation de Ville-Marie (qui deviendra Montréal), où Jérôme Le Royer désire voir reproduire l'esprit de la primitive Église, où « tous ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme ». C'est une œuvre d'évangélisation.

Pour réaliser la « folle entreprise de Montréal », Jérôme Le Royer et quelques amis, dont M. Jean-Jacques Olier, fondateur des Sulpiciens, forment la « Société de Messieurs et Dames de Notre-Dame de Montréal ». Il dirige la préparation matérielle du futur établissement, recrute colons et artisans et choisit Paul de Chomedey de Maisonneuve pour commandant et gouverneur. Au printemps 1641, au Port de La Rochelle où s'organise le premier départ pour Ville-Marie, Jérôme Le Royer fait la connaissance de Jeanne Mance qui accepte son invitation d'aller fonder un Hôpital à Ville-Marie.

Le dernier mandat de Jérôme se réalise en 1659, alors que trois Filles de St-Joseph partent pour le Canada, en compagnie de Jeanne Mance et de Marguerite Bourgeoys.

Les trois Hospitalières s'initieront à leur travail d'infirmières avec Jeanne, qui se sent de plus en plus fatiguée, et elles poursuivront son œuvre.

L'Église a reconnu l'héroïcité des vertus du Jérôme Le Royer en le déclarant Vénérable le 7 juillet 2007. Marie de la Ferre, première Hospitalière de St Joseph, est à son tour déclarée Vénérable le 3 avril 2009, année de 350^e anniversaire de l'arrivée de Hospitalières à Montréal et de la mort de Jérôme Le Royer.

Juline Roberge, r.h.s.j.

Le projet de fonder une ville consacrée à Marie dans l'île de Montréal était bien ancré dans les intentions des deux fondateurs : le prêtre Jean-Jacques Olier et le père de famille Jérôme Le Royer de la Dauversière, mais ils ne pouvaient, ni l'un ni l'autre partir en Nouvelle-France. Qui allait réaliser le projet en leur nom ? Assurés que Dieu seul pouvait résoudre le problème, ils prièrent et firent prier leur entourage.

Lui : c'est un militaire de 29 ans, désireux de s'éloigner de toute vie mondaine, possédant assez de biens pour s'offrir gratuitement. Il entend parler de la Nouvelle-France chez sa soeur Religieuse, car les apôtres missionnaires y vont raconter les merveilles que le Seigneur accomplit.

M. de la Dauversière entend parler de Maisonneuve, va habiter pendant quelques jours le même hôtel que le jeune homme, pour bien l'étudier. Il parle du projet de Ville-Marie devant Maisonneuve et c'est lui qui s'offre à partir, alléguant qu'il peut réaliser le projet et qu'il le fera gratuitement, se contentant de ses biens personnels pour son entretien, pour avoir l'honneur d'être « un gentilhomme au Service de la Reine du ciel ».

Maisonneuve fait la connaissance de Jeanne Mance et tous deux se préparent à partir. Ils quittent la France au printemps 1641, chacun sur un bateau différent. Au mois d'août, Jeanne Mance arrive, mais Maisonneuve rencontre des tempêtes et n'arrive à Québec qu'au début de septembre. Ils hivernent à Québec, où le Gouverneur, M. de Montmagny et de nombreux autres leur conseillent de s'établir dans l'île d'Orléans, plutôt que de venir à Montréal, s'exposer aux fréquentes attaques des Iroquois. C'est là que Maisonneuve répond : « Je ne suis pas venu pour délibérer mais pour exécuter. Tous les arbres de l'île de Montréal seraient-ils changés en Iro-



quois, il est de mon devoir d'y établir une colonie et je le ferai ». Ils quittèrent donc Québec début mai 1642 et arrivèrent à l'île de Montréal le 17 mai.

Le premier geste des fondateurs fut d'élever un autel et de célébrer une Messe, car ils avaient avec eux un Jésuite : le Père Vimont, qui, après la Messe, prononça des paroles prophétiques :

« Ce que vous voyez ici, Messieurs, n'est qu'un grain de sénevé, mais il est jeté en terre par des mains si pieuses et si animées de foi et de religion qu'il faut sans doute que le Ciel ait de grands desseins, puisqu'il se sert de tels instruments pour accomplir son œuvre ; oui, je ne doute nullement que ce petit grain ne produise un grand arbre, qu'il ne fasse un jour des progrès merveilleux, se multiplie et s'étende de toute part ».

Pendant 20 ans, Maisonneuve se multipliera pour fonder cette ville et la garder des innombrables attaques des Iroquois et des autres problèmes causés par le manque d'argent, les rigueurs du climat, les défections de leurs amis. Etc.

Il protège si bien la ville et encourage une telle pratique de la vertu que les historiens, – spécialement Goyau dans : *Les origines religieuses du Cana-*

da – dira que les 20 premières années d'existence de Ville-Marie, les habitants vivaient la réplique de la primitive Église.

Maisonneuve devait défendre Ville-Marie. En 1650, la situation était si grave que Jeanne Mance décida de consacrer une partie de l'argent qu'elle avait pour fonder un hôpital, à la recherche d'une « recrue » - que le fondateur irait « lever » en France. En 1653, Maisonneuve revint, accompagné de 153 hommes qu'il organisa en « milice du Rosaire », demandant à chacun de monter la garde à son tour en récitant le chapelet. Leur jour de garde, les soldats devaient assister à la Messe et communier, prêt à mourir pour sauver la colonie.

À partir de ce temps-là, Ville-Marie put se développer et devenir sécuritaire. Pendant vingt ans, en cette ville consacrée à Marie, il n'y eut pas de serrures aux portes, ni de cours de justice, car il n'y avait ni voleurs, ni autres malfaiteurs et les prêtres devaient célébrer deux Messes chaque jour, parce que tous voulaient y assister et il fallait prendre soin des malades et des enfants.

Vingt ans après la fondation de Montréal, Maisonneuve fut remercié de ses services et invité à quitter Ville-Marie, certainement à la grande peine de Jeanne-Mance et de toute la population. Il partit dignement comme il était venu et retourna en France, vivre à Paris, dans la maison d'une Communauté de Frères. Jamais il ne se plaignit de la manière dont il avait été traité, se contentant de recevoir avec grande joie ceux qui venaient en France et lui apportaient des nouvelles de Ville-Marie. Il meurt en 1676, à 64 ans.

Sources :

Histoire de la Colonie Française en Amérique.
Vie de Jeanne Mance par Dom Guy-Marie Oury

JEANNE-MANCE

MISSIONNAIRE LAÏQUE ET COFONDATRICE DE MONTRÉAL



Le 17 mai 1642, Jeanne Mance, âgée de 35 ans, native de Langres dans la Champagne française, aborde dans l'île de Montréal avec Paul de Chomedey et une recrue d'hommes venus de France pour y établir Ville-Marie et fonder un Hôtel-Dieu.

L'itinéraire spirituel de Jeanne Mance, missionnaire laïque, la prépare dès sa tendre enfance à sa surprenante vocation. En effet, vers l'âge de six ou sept ans, elle se consacre à Dieu. Deuxième d'une famille de six filles et six garçons, elle perd sa mère vers l'âge de 20 ans et prend alors, avec sa soeur Marguerite, la direction du foyer. Son père meurt lorsqu'elle a près de 30 ans. À Langres sévit alors la guerre de Trente Ans suivie d'épidémies meurtrières. Jeanne se dévoue auprès des nombreuses victimes.

Sœur Marie Morin, première hospitalière de Saint-Joseph née au Canada et qui a vécu onze ans aux côtés de Jeanne Mance, écrit : « Mlle Mance se détermine plus que jamais d'être toute à Dieu et de souffrir quelque chose pour se rendre plus conforme à Jésus-Christ qu'elle avait choisi pour

son époux dès sa tendre jeunesse. » C'est dans un cœur ainsi préparé que se fera entendre l'appel en faveur du Canada. Lorsqu'en avril 1640, elle entend parler de ces missions par son cousin, le chanoine Nicolas Dolebeau, il y a en elle une telle résonance qu'elle en est bouleversée. Elle se sent appelée à servir en Nouvelle-France, mais comment y arriver ?

Sur l'invitation d'un jésuite, son conseiller spirituel, elle quitte Langres et sa famille pour Paris, afin d'y chercher les moyens de se rendre en cette terre de mission. Là, elle rencontre le Père Charles Lalemant, jésuite, procureur des missions du Canada. Il discerne en elle une véritable vocation missionnaire et l'encourage fermement. Il l'entretient des desseins de Dieu sur la Nouvelle-France. Jeanne séjourne une année à Paris. Elle fait la connaissance de personnes influentes qui contribueront à l'orientation de sa destinée. Ainsi, madame Angélique Faure de Bullion trouve en elle une femme forte, avisée et une infirmière au cœur plein de compassion. Elle lui propose de créer un hôpital et lui promet les fonds nécessaires à son établissement. Après consultation et réflexion dans la prière, Jeanne accepte, mais le lieu d'implantation de cet hôpital lui demeure inconnu. Elle apprend des Pères Jésuites de Paris le projet missionnaire d'un laïc, homme de foi, Jérôme Le Royer de La Dauversière. Visionnaire, il avait mis sur pied, avec Jean-Jacques Olier, la Société de Notre-Dame de Montréal, responsable de l'établissement, dans l'île de Montréal, d'une cité dédiée à Marie pour l'évangélisation des peuples autochtones.

La mission de Jeanne se précise. Elle se rend à La Rochelle où Jérôme Le Royer prépare l'embarquement pour Montréal. Il découvre en Jeanne

Mance « un présent du ciel ». Il l'invite à se joindre à la Société de Notre-Dame et à l'expédition, tout comme Paul de Chomedey. Elle opte pour le risque et la voilà mêlée à l'aventure héroïque des Fondateurs de Montréal. Dans Ville-Marie naissante, Jeanne sera la mère et l'administratrice. À l'heure du danger, elle prend, avec M. de Maisonneuve, les décisions qui sauvent Montréal, et cela, à trois reprises. Elle dirige son hôpital et accueille dans sa maison de jeunes orphelins dont les parents sont victimes des guerres iroquoises.

Femme d'action et de courage, animée d'une vie centrée sur l'abandon à la Providence, Jeanne consacre tout son être à l'oeuvre de Ville-Marie et de son Hôtel-Dieu. Elle vit ce que l'on peut appeler, selon Dom Guy-Marie Oury, o.s.b., la « spiritualité de l'événement » qui la rend très attentive aux signes de la Providence et aux indications de la volonté de Dieu manifestés à travers les événements. Dans chaque situation imprévue, mais voulue de Dieu, Jeanne recherche l'attitude évangélique qu'elle doit adopter. Assistée de son amie Marguerite Bourgeoys, elle meurt le 18 juin 1673, après avoir remis son Hôtel-Dieu aux Hospitalières de Saint-Joseph qu'elle avait amenées de France en 1659. Jeanne avait voué sa vie aux « Montréalistes » ; à sa mort, elle leur lègue son noble cœur.

La vie de Jeanne Mance, vie qui unit action et contemplation, ainsi que sa spiritualité, est d'une grande actualité, aussi cette missionnaire laïque est-elle proche de nous tous et particulièrement des laïcs engagés dans les oeuvres sociales et ecclésiales.

Sa cause de béatification, commencée à Montréal lors du procès diocésain de 1959-1961, est à la Congrégation pour les Causes des Saints à Rome. Le dossier sur sa vie héroïque et sa réputation de sainteté a été, en 1997, accepté à l'unanimité par les histo-

MARGUERITE BOURGEOYS

LA MISSION SE CONTINUE

riens qui souhaitent que la cause réussisse et « que Jeanne Mance inspire les femmes canadiennes d'aujourd'hui à apporter un soutien humain et chrétien à la société multilingue et multiethnique de leur nation ».

Thérèse Payer, r.h.s.j., directrice

Centre Jeanne-Mance

Musée des Hospitalières de l'Hôtel-Dieu

201, av des Pins Ouest

Montréal QC H2W 1R5

Tél.: (514) 849-2919



Première éducatrice à Montréal, compagne de Jeanne-Mance et Maisonneuve, elle arriva à Ville-Marie en 1653.

Même si Marguerite Bourgeoys fut canonisée, le dimanche 31 octobre 1982 - il y a donc vingt-huit ans -, sa mission n'est pas terminée, mais se continue encore aujourd'hui. Nous devons savoir qu'un des objectifs visé par l'Église dans une canonisation est, en plus de nous offrir un modèle accessible dans notre cheminement terrestre et notre accession au faite de la sanctification, de permettre à cet ami de Dieu, d'actualiser, aujourd'hui, son charisme personnel. Car « Dieu donne à chaque siècle les saints dont il a besoin ». Et l'on pourrait ajouter, à chaque époque précise de l'histoire du monde ! « Si donc l'Église canonise les Saints, c'est parce qu'elle a besoin d'eux. Elle a continuellement besoin de ces femmes et de ces hommes auxquels la grâce de Dieu a confié une mission qui dépassait leur milieu et la brièveté de leur vie terrestre. En proclamant solennellement la sainteté de ceux qui sont entrés dans

la gloire de Dieu, l'Église leur demande de continuer l'œuvre pour laquelle Dieu les avait suscités. » (Palazzini, Cardinal Pietro) Non ! Marguerite Bourgeoys n'a pas fini son travail: sa présence est plus que jamais nécessaire à notre monde tourmenté d'aujourd'hui ; sa médiation auprès du Seigneur est urgente ; son message demeure actuel et radical. Oui, parce qu'elle a vécu au rythme du cœur de Dieu et de l'Église universelle, parce qu'elle s'est « laissée habiter par l'Esprit même du Christ » (Jean-Paul II), cette femme, adaptée aux besoins des personnes, des temps et des lieux, nous parle clairement. Entendons-la nous dire, à l'instar de l'Apôtre des Gentils : « Faites comme moi : en toutes circonstances, je tâche de m'adapter à tout le monde ; je ne cherche pas mon intérêt personnel, mais celui de la multitude des hommes, pour qu'ils soient sauvés. Prenez-moi pour modèle : mon modèle à moi, c'est le Christ. » (1 Co 10:33; 11:1). Et aussi : « Je me suis fait(e) tout(e) à tous pour en sauver sûrement quelques-uns. » (1 Co 9: 22). Comment profitons-nous, encore aujourd'hui, de la grâce extraordinaire de sa Canonisation ? Car, ne l'oublions pas, les saints viennent chez nous, en ambassadeurs de Dieu.

Céline Langelier, CND

Visitez la

*Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours
et le Musée Marguerite-Bourgeoys*

400, rue Saint-Paul Est

(Métro Champ-de-Mars)

Voeux-Montréal QC H2Y 1H4

Tél.: (514) 282-8670

Site Web : www.margueritebourgeoys.com

MARIE DE L'INCARNATION LA MÈRE DE L'ÉGLISE AU CANADA



Le monument de Marie de l'Incarnation trône fièrement sur la façade du Parlement de Québec. L'édifice le plus élevé de la colline parlementaire porte le nom d'Edifice Marie Guyart. La chapelle de l'Université Laval rappelle aussi son souvenir : Chapelle Marie Guyart.

D'où vient cette importance attachée à une simple ursuline venue de Tours en 1639 ?

Le Bienheureux Pape Jean-Paul II apporta une réponse à cette question lorsqu'il a béatifié Marie de l'Incarnation, le 20 juin 1980. Il l'a appelée « *LA MÈRE DE L'ÉGLISE, AU CANADA* »

La « Mère » ! c'est un autre nom pour signifier qu'elle fait partie des « bâtisseurs » de notre beau pays. Elle est cette mère spirituelle venue apporter la richesse de la foi chrétienne, en préparant au Baptême les tribus sauvages qui peuplaient notre territoire. Par la fondation de la première école pour filles en Amérique, elle a enseigné aux filles des premiers colons établis à Québec et aux fillettes autochtones comment « tenir une maison ou une cabane »... Elle a rapporté, par sa correspondance, les éléments pour écrire une histoire de la Nouvelle France; elle a conseillé les gouverneurs qui venaient profiter de son expérience, en arrivant à Québec. (elle en a connu 7, de 1639 à 1672...) Elle a soutenu les missionnaires qui la visitaient au Parloir, lors de leur passage à Québec. Elle a accueilli Mgr de Laval en 1659 et l'a même logé dans la maison de Madame de la Peltrie. Son apprentissage des langues autochtones et sa composition de dictionnaires dans ces langues ont permis aux futurs missionnaires une adaptation plus rapide. A côté de ces apports spirituels et mo-

raux, il y a sur le Cap Diamant, la maison de pierre bâtie en 1642. À ce premier bâtiment se sont ajoutées, selon les besoins des siècles, 14 autres maisons toutes reliées entre elles. Y vivent actuellement près de 60 Ursulines et l'École accueille 525 fillettes et garçons, au cours primaire.

A côté de toutes ces réalités tangibles que l'on peut toujours admirer, pensons à son héritage spirituel. Marie de l'Incarnation nous a laissé le récit des lumières spirituelles qui l'ont accompagnée tout au long de sa vie : lumières sur l'Adoration, l'Eucharistie, les bienfaits du sacrement du Pardon, sur l'incomparable réalité de la Trinité chez tout baptisé, sur la dévotion aux Anges, au Verbe Incarné, à l'Esprit-Saint, au Cœur de Jésus. Elle nous laisse un trésor de prières en réponse à toutes ces visites divines en son cœur. Grâce à son fils, bénédictin, il est possible d'emprunter les élans amoureux sortis de son cœur de mère : « O mon Amour, dix fois mon Amour, infinité de fois, mon Amour!... Vous êtes Tout ô mon Grand Dieu... O le Bien-Aimé de mon âme, O le Suradorable Verbe Incarné... O Esprit-Saint, Gracieux Moteur... »

Marie de l'Incarnation devient notre Maîtresse de prière. Inscrivons-nous à son école. Confions-lui notre Église. Poursuivons sa mission.

Gabrielle Noël, o.s.u.

BIENHEUREUSE MARIE-LÉONIE PARADIS FONDATRICE DE L'INSTITUT « LES PETITES SOEURS DE LA SAINTE-FAMILLE »

Virginie-Alodie Paradis naît le 12 mai 1840 à l'Acadie, village fusionné aujourd'hui à la ville de St-Jean-sur-Richelieu, Québec. Ses parents, Joseph Paradis et Émilie Grégoire ont eu six enfants, dont deux sont décédés en bas âge. Élodie (Alodie) est leur troisième enfant et leur seule fille. Elle a trois frères : Joseph-Édouard, Émilien et Vital.

Dès son jeune âge, elle a un grand goût de Dieu et un attrait pour la vie religieuse. Le 27 février 1854, à l'âge de 14 ans, elle entre chez les Marianites de Sainte-Croix où elle désire se consacrer au service des prêtres. Au noviciat, elle reçoit le nom de sœur Marie de Sainte-Léonie et après sa profession, le 22 août 1857, elle est dirigée vers l'enseignement. Même si elle est fortement attirée par le service des prêtres ce n'est qu'en 1874 qu'elle réalisera ce rêve.

Elle est envoyée à Memramcook, Nouveau-Brunswick, comme supérieure des sœurs et assurer la gérance des emplois ménagers du Collège Saint-Joseph dirigé par le Père Camille Lefebvre, Père de Ste-Croix et co-paroissien. Après son arrivée, plusieurs jeunes acadiennes se présentent pour devenir religieuses. Elles sont pauvres et la plupart ne parlent pas l'anglais, et sœur Marie de Sainte-Léonie doit les envoyer en Indiana, aux États-Unis, pour faire leur noviciat. Donc, elle demande d'ouvrir un noviciat francophone en Acadie, mais cette requête lui est refusée. Les jeunes acadiennes sont nombreuses à s'engager et après un peu de formation elles vont se dévouer dans différents collèges. L'Institut des Petites Sœurs de la Sainte-Famille est reconnu officiellement le 31 mai 1880.

MÈRE MARIE-ANNE UNE FEMME QUI SE PREND EN MAIN



L'évêque de Saint-Jean, Nouveau-Brunswick, ne les acceptant pas dans son diocèse, par crainte d'avoir à sa charge les sœurs, c'est l'exil vers Sherbrooke en 1895 où Mgr Paul LaRocque, les accueille chaleureusement dans son diocèse. Étant toujours religieuse de Ste-Croix, elle a été fortement conseillée de devenir Petite-Sœur de la Sainte-Famille. Donc en 1904, elle demande à Rome d'être relevée de ses engagements envers sa communauté d'origine. Elle est demeurée fondatrice et supérieure générale jusqu'à son décès subit le 3 mai 1912, à l'âge de 72 ans.

L'Institut des Petites Sœurs de la Sainte-Famille a œuvré principalement dans les Collèges, Grand et Petit Séminaires, Archevêchés, Évêchés, maisons religieuses masculines et maintenant dans les Presbytères pour soutenir spirituellement et matériellement le ministère des prêtres et l'éducation. Jusqu'à ce jour, leur travail s'est réalisé dans 194 établissements au Canada, aux États-Unis, en Italie et en Amérique centrale.

En 1984, lors du voyage du Pape Jean-Paul II au Canada, Mère Marie-Léonie Paradis est béatifiée au parc Jarry à Montréal.

En 2009, lors du 25^e anniversaire de sa béatification, l'Association des Ami(e)s de Mère Marie-Léonie est créée. Maintenant plus de 500 personnes laïques veulent suivre son esprit et soutenir les besoins de l'Église et le ministère des prêtres, par l'action et la prière dans leur milieu. Toute personne qui veut vivre cette belle expérience peut s'inscrire en tout temps à l'adresse suivante :

Centre Marie-Léonie Paradis
1820 rue Galt Ouest Sherbrooke QC J1K 1H9
Tél: 819 346-2134 Courriel : centre.marie-leonie@videotron.ca



Née à Terrebonne, le 18 avril 1809, dans un milieu pauvre, Esther Blondin apprend à lire et à écrire à l'âge de 20 ans.

Après une expérience de noviciat chez les Sœurs de la Congrégation Notre-Dame, elle déménage à Vaudreuil, où, avec des collaboratrices, elle entreprend d'éduquer les jeunes, pour les sortir de leur ignorance et leur inculquer la foi chrétienne. Au cœur de cet engagement intrépide, elle entend un appel de Dieu. L'idée de fonder une communauté pour s'occuper des garçons et des filles, dans des écoles mixtes, lui vient. Projet audacieux dans le Québec de ce temps. Avec l'accord de son évêque, Mgr Bourget, mettant toute sa confiance en Dieu, elle réunit des jeunes filles qui veulent relever le défi avec elle.

La communauté des Sœurs de Ste-Anne naît le 8 septembre 1850, à Vaudreuil. Esther en devient la première supérieure sous le nom de Mère Marie-Anne. Tout en dirigeant l'école paroissiale, elle continue à visiter les malades. Elle entraîne ses sœurs dans une charité inventive. Les jeunes les plus démunis et les femmes en difficulté trouvent auprès d'elle une aide efficace et pleine de compréhension.

Elle dirige l'école tout en s'occupant des élèves pensionnaires. Le défi est continu : les nourrir et en prendre soin. Elle ouvre une boulangerie, élève des animaux de la ferme et fabrique des chandelles pour boucler son budget. Mais elle compte surtout sur la Providence de Dieu.

Au mois d'août 1854, Mgr Bourget lui ordonne de démissionner comme supérieure, sous l'influence de l'Abbé Louis-Adolphe Maréchal, nouvel aumônier. Loin de se laisser abattre par cette injustice, elle place en Dieu toute son espérance et pardonne. Envoyée à Ste-Geneviève, elle prend charge de l'école et la bonne marche de la maison. Elle devient le bras-droit du Curé Louis-Marie Lefavre.

De retour à la maison-mère de Lachine en 1858, elle est écartée de tout poste d'influence et occupée aux plus humbles tâches pendant 30 ans.

Tout au long de sa vie, Mère Marie-Anne ne cesse d'accueillir des jeunes et des immigrants, nombreux à cette époque.

Quant au pardon qu'elle accorde du fond du cœur à l'Abbé Maréchal, il l'accompagne jusqu'à sa mort, le 2 janvier 1890. C'est seulement après sa mort qu'on la considère comme fondatrice de la communauté.

Il y a dix ans, le 29 avril 2001, elle a été béatifiée par le Saint-Père Jean-Paul II.

Le Diocèse de Montréal l'a nommée Patronne d'une paroisse, au 3044 rue Delisle, dans le quartier Saint-Henri, sous le titre de : Paroisse Bienheureuse Marie-Anne Blondin.

Source :

Feuillet signé *Christine Mailloux s.s.a.*

LA SOCIÉTÉ NOTRE-DAME DE MONTRÉAL



A Paris, le 27 février 1642, M. Olier et les membres de la Société N-D de Montréal consacrent l'Île à la Sainte Famille, sous la protection spéciale de Marie.

APPORTER À L'AMÉRIQUE : JÉSUS-CHRIST, LUMIÈRE DU MONDE EN BÂTISSANT UNE VILLE CONSACRÉE À MARIE, DE QUI EST NÉ JÉSUS : VILLE-MARIE

Dès 1641, Maisonneuve et Jeanne Mance, accompagnés de quelques colons, partirent pour la Nouvelle-France, chacun sur un bateau différent. Jeanne arriva la première, fin août et Maisonneuve début septembre, ce qui les obligea à passer l'hiver à Québec, ou plutôt à Sillery, chez Monsieur de Puiseaux.

Pendant ce temps, la Société Notre-Dame de Montréal grandissait. Au début 1642, elle comptait 35 membres, dont nous n'avons malheureusement pas tous les noms. À part ceux qui sont déjà nommés, il y eut : La bienfaitrice inconnue, Mme De Bullion, Le « pèlerin » Pierre de Kériolet, M. et Mme Barillon, M. et Mme Brandon, la Princesse de Condé, Du Plessis-Montbart, Thomas Le Gauffre, qui légua toute sa fortune pour la fondation d'un évêché en Nouvelle-France, Les Liancourt, Marie Rousseau, - la conseillère spirituelle de Monsieur Olier-, les Séguier, le Duc de Vantadour, fondateur de la Compagnie du Saint-Sacrement.

La Relation des Jésuites de 1642, qui consacre son chapitre 9^e au : « Dessein des Messieurs de Montréal » donne un récit tellement important qu'il faut le citer : « Environ 35 personnes de condition se sont réunies pour travailler à la conversion des pauvres sauvages de la Nouvelle-France et pour tâcher d'en assembler bon nombre, dedans l'Île de Montréal qu'ils ont choisie, estimant qu'elle est propre pour cela.... »

Tous ces Messieurs et Dames s'assemblèrent un jeudi, vers la fin de mois de février 1642, vers 10 heures, en l'église Notre-Dame de Paris (ce fut le 27 février), devant l'autel de la

Sainte Vierge, où un prêtre d'entre eux dit la Sainte Messe et communia les Associés qui ne portent point le caractère sacerdotal. Ceux qui le portent célébrèrent aux autels qui sont à l'entour de celui de la Sainte Vierge. Là, tous ensemble, ils consacreront l'Île de Montréal à la Sainte Famille de Notre-Seigneur, Jésus, Marie et Joseph, sous la protection particulière de la Sainte Vierge. Ils se consacreront eux-mêmes et s'unirent en participation de prières et de mérites, afin qu'étant conduits d'un même esprit, ils travaillent plus purement pour la gloire de Dieu et pour le Salut de ces pauvres peuples, et que les prières qu'ils feront pour leur conversion et pour la sanctification d'un chacun des dits Associés soient plus agréables à sa Divine Majesté.

À la fin de la Messe, Olier prend la parole devant les Associés, exaltant la place de Notre Dame dans le plan divin. « Quels inexplicables secrets sont renfermés dans ce Divin Mystère de l'union du Fils de Dieu avec sa Sainte Mère ! Quelle communication intime, quelle donation de ce qu'il est, de ce qu'Il possède ne lui fait - Il pas au jour de sa Résurrection ! O merveille des merveilles : tout ce que Jésus opérera, depuis la formation de l'Église jusqu'au jour du jugement, Il l'a formé dans sa Mère, et plus parfaitement, plus hautement, plus saintement, plus divinement qu'Il ne l'aura formé dans toute l'étendue des chrétiens, dans tout le cours des siècles ! »

Puis, prononçant la formule de consécration de Montréal, et des hommes et des femmes qui avaient donné ou donneraient de leurs mains consistance à l'œuvre de Ville-Marie, à la

Monsieur de la Dauversière et l'Abbé Jean-Jacques Olier, mesurant l'énormité de la tâche et les moyens financiers dont on aurait besoin, résolurent d'intéresser leurs meilleurs amis, qui étaient déjà de grands dévots à Marie, car ils étaient membres de la Société du Très Saint Sacrement.

Ils fondèrent la Société Notre-Dame de Montréal. Ils furent d'abord 6 membres : M. Olier, M. de la Dauversière, son grand ami, le prêtre, Baron de Fancamp et trois autres. Ils commencèrent par essayer d'acheter l'Île de Montréal, qui appartenait à Monsieur de Lauzon, qui l'avait achetée de la Compagnie des Cent Associés. Ils eurent gain de cause après bien des démarches et des prières, car M. de Lauzon voulait offrir l'Île à son fils. Enfin, le contrat fut passé devant notaire le 7 août 1640, au prix de 150,000 livres. Maisonneuve et Jeanne Mance furent eux-aussi, accueillis comme membres de la Société.

UNE MISSION À REDÉCOUVRIR



Sceau armorié de la Société Notre-Dame de Montréal

Les Associés firent exécuter le sceau vers 1650, peu après la réorganisation de la Société. Il servit à authentifier les actes officiels des fondateurs. Ce sont les premières armes de la ville de Montréal.

Sainte Famille, il invite chacun des Associés à s'y unir en pensant à ceux qui sont partis, et qui n'ont pas seulement donné de leurs biens, mais leur être même à la grande entreprise : Jeanne-Mance, Maisonneuve et leurs compagnons, qui sont déjà arrivés à Québec.

La Société Notre-Dame de Montréal a donc été LA MERE de Ville-Marie. Aucune subvention n'est venue du roi de France : toutes les dépenses ont été défrayées par ce groupe de fidèles apôtres du Christ, consacrés à Marie.

Les dix premières années passées, plusieurs étaient morts, ou ruinés, ou empêchés de continuer l'Œuvre. Il y eut d'autres bienfaiteurs, et probablement de l'aide du Roi. Les Sulpiciens sont arrivés et plusieurs y ont consacré non seulement leur vie, mais aussi la fortune reçue de leurs parents. Mais l'essentiel était accompli.

Sources : Vie de Jeanne-Mance de Dom Guy-Marie Oury et Collection Ville-Marie.

Faisons revivre la Société Notre-Dame de Montréal

Non pas pour fonder une autre ville, mais pour que revienne l'esprit chrétien dans NOTRE ville.

Nous ressentons douloureusement combien notre ville, et avec elle tout le Québec, a besoin d'un retour aux valeurs chrétiennes qui ont fait notre force. Nous ressentons combien il est urgent de restaurer notre foi.

Écoutons ce que disait le Saint-Père, en janvier dernier, au moment des vœux aux ambassadeurs des 118 pays représentés au Vatican : « Je pense en premier lieu à des pays dans lesquels on accorde une grande importance au pluralisme et à la tolérance, mais où la religion subit une croissante marginalisation.... Des lois qui limitent le droit à l'objection de conscience des professionnels de la santé ou de certains praticiens du droit, le bannissement de la vie publique des fêtes ou des symboles religieux, au nom du respect à l'égard de ceux qui appartiennent à d'autres religions ou de ceux qui ne croient pas.... Je ne peux passer sous silence une autre atteinte à la liberté religieuse des familles, dans certains pays européens, où est imposée la participation à des cours d'éducation sexuelle ou civiques, véhiculant des conceptions de la personne et de la vie prétendument neutres, mais qui, en réalité, reflètent une anthropologie contraire à la foi et à la juste raison... »

Nous savons que notre milieu est confronté aux mêmes exigences et qu'il faut témoigner de notre foi. Nous savons que Jésus a promis : « Lorsque deux ou trois sont réunis en mon Nom, je suis au milieu d'eux ». IL a aussi dit : « Tout ce que vous demanderez en mon NOM, vous l'obtiendrez ». Nous savons que Marie est toujours médiatrice maternelle en notre faveur, auprès de son Fils et qu'Elle est toujours aussi puissante, surtout quand on la prie par le Rosaire.

Nous invitons donc tous nos lecteurs à devenir membres de la Société Notre-Dame de Montréal, en s'engageant à réciter le chapelet tous les jours et le Rosaire, au choix, pour des occasions spéciales, à participer à la Messe et à faire la sainte communion, autant que possible tous les jours



Notre-Dame de Montréal, version 1942,
300e anniversaire de la ville.

Sérigraphie de Sr Gilbert-Marie, c.n.d. adoptée comme
image de la Société Notre-Dame de Montréal, version 2011.

(avec l'autorisation de la Congrégation Notre-Dame.)

La seule obligation financière suggérée est d'être abonné à Jésus Marie et Notre Temps, au prix de 25 \$ par an.

Tous ensemble, nous allons prier Marie pour que reviennent les valeurs chrétiennes dans notre pays, suivant l'exemple de nos ancêtres. Peu de membres de la Société Notre-Dame de Montréal sont venus en Nouvelle-France ; ils ont prié chez eux. Il n'est donc pas nécessaire d'habiter Montréal pour être membre de la Société.

MARIE FAVERY

MÈRE DE FAMILLE QUI A INTRODUIT LA CONFRÉRIE DU ROSAIRE EN NOUVELLE-FRANCE

Les laïcs n'ont pas attendu le Concile Vatican II pour intervenir dans les affaires de l'Église, surtout pas en Nouvelle-France ! Et il faut ajouter, sans nous tromper que les femmes ont été plus nombreuses que les hommes pour obtenir la reconnaissance de lieux de pèlerinage, l'inauguration de nouvelles pratiques de dévotion ou de nouvelles fêtes liturgiques.

Notre pays est un exemple vécu de ces affirmations. Longue serait la liste des femmes de foi qui ont fondé, érigé, instauré de nombreuses pratiques de dévotion dans la jeune Église du Québec.

Voici Marie Favery.

Elle épousa, en Normandie, le Sieur Pierre Le Gardeur de Repentigny.

Les époux De Repentigny arrivèrent à Québec avec leurs enfants en 1636. A leur sujet, Marie de l'Incarnation, écrivant à son Fils, Dom Claude Martin, disait : « Monsieur De Repentigny est un homme de grande oraison et d'une vertu bien épurée. Madame de Repentigny est une de ces âmes les plus pures que j'aie connues. »

Quel était donc le secret de cette vie exemplaire ? Certains « détails » dans la vie spirituelle révèlent la valeur de ceux qui les vivent. En France, Marie Favery faisait partie d'une Confrérie du Rosaire et après la Messe du samedi, elle aimait réciter le chapelet avec d'autres fidèles. La médita-

tion des mystères du Rosaire était donc la nourriture spirituelle de cette âme d'élite et elle aimait réciter le Rosaire publiquement pour entraîner les autres à cette solide dévotion.

Cette vie intérieure intense rejaillissait dans le service du prochain. On la retrouvait au service des pauvres, des malades, rendant service à sa paroisse, acceptant souvent d'être marraine, toujours remplie de charité envers les indigènes : Hurons de Québec, Abénaquis de Bécancour, cette autre Seigneurie octroyée aux époux De Repentigny. On croit même qu'ils acceptèrent la Seigneurie de Bécancour à cause de la présence des Abénaquis en cet endroit.

Loin de se contenter de suggérer aux prêtres de fonder la Confrérie du Rosaire à Québec, elle se chargea elle-même des démarches à faire. Au nom de tous les habitants de Nouvelle-France, elle résolut de demander les autorisations nécessaires. Elles ne pouvaient les demander aux prêtres du Canada, car cela relevait de l'autorité des Dominicains. En 1647, Marie Favery partit donc pour la France avec son mari et vint à Paris, demander l'autorisation des Dominicains du Couvent St-Jacques. Elle dut également rencontrer l'Archevêque de Paris et celui de Rouen, en Normandie, car cet évêque considérait notre pays comme une extension de son diocèse.

Pendant ce séjour de deux

ans en France, elle donna naissance à son dernier enfant. A la fin de mai 1648, M. de Repentigny repartit sans elle. Il mourut en mer, dans des sentiments admirables de foi et d'acceptation de la volonté de Dieu.

Après une absence de 20 mois Marie Favery revint à son tour, devenue veuve avec de jeunes enfants. Le 24 août 1649, elle présenta au Supérieur des Jésuites de Québec la Supplique du Rosaire, agréée et approu-

Confréries. Pourtant, Marie Favery possédait ses Lettres depuis le 28 mai 1649. L'Histoire dit que l'Érection canonique se fit attendre plusieurs années.

Quelle épreuve pour Marie Favery !

En août 1652, toujours pleine d'espérance de voir la Confrérie fondée par des laïcs, elle offrit à Notre-Dame de Recouvrance, — dans la Basilique Notre-Dame, — un beau chapelet d'ambre. En mai 1654,



École Marie Favery, coin Christophe-Colomb et Villeray à Montréal

elle fit don à l'église paroissiale (la Basilique) d'une copie du fameux tableau de Notre-Dame du Rosaire du peintre Sassoferrato. ENFIN, en 1656, devant ce tableau, la Confrérie fut érigée, et en cette même année, un projet semblable fut formé pour Ville-Marie. Le tableau apparaît encore à droite en avant, à l'autel latéral, à la Basilique Notre-Dame de Montréal. Le même tableau a été offert à la petite église devenue le Sanctuaire Notre-Dame du Cap, au Cap-de-la-Madeleine. Nous devons en

vée en bonne et due forme. Le Père Jérôme Lalemant révisa les papiers et les signa. Il ne restait plus qu'à ériger la Confrérie. C'était l'heure de la croix ! Déjà durement éprouvée par la mort de son mari, Marie Favery apprend qu'une autre confrérie du Rosaire a été demandée par les Hospitalières de Québec par l'entremise d'un autre Dominicain, elles reçurent la Lettre d'établissement le 16 décembre 1651. Il était impossible de fonder deux

elle fit don à l'église paroissiale (la Basilique) d'une copie du fameux tableau de Notre-Dame du Rosaire du peintre Sassoferrato. ENFIN, en 1656, devant ce tableau, la Confrérie fut érigée, et en cette même année, un projet semblable fut formé pour Ville-Marie. Le tableau apparaît encore à droite en avant, à l'autel latéral, à la Basilique Notre-Dame de Montréal. Le même tableau a été offert à la petite église devenue le Sanctuaire Notre-Dame du Cap, au Cap-de-la-Madeleine. Nous devons en

conclure que le projet de Marie Favery comprenait Trois-Rivières et Montréal.

L'érection officielle eut lieu le 1^{er} dimanche du Rosaire, en 1656. Pour être plus proche de cet autel, Madame de Repentigny avait acheté une place de banc du côté gauche du chœur, la première au coin de la chapelle du Rosaire. L'inscription des membres au Livre du Rosaire compte 102 noms, venus de partout, de la Côte de Beaupré à Trois-Rivières. Il y a des adultes et des enfants, 57 hommes et 45 femmes. Le plus âgé a 56 ans. Tous les enfants de Marie Favery y sont, y compris le plus jeune.

Qui dira la somme de démarches, de souffrances, de prières, de lettres, sans compter le voyage en France, que la fondation de la Confrérie du Rosaire a coûté à cette grande chrétienne !

Sur la liste des personnes inscrites, nous retrouvons les doux noms de nos ancêtres : du Gouverneur intérimaire Charles de Lauzon, au fermier Louis Lesage. Une indienne huronne, Guillemette Hébert, Anne Couvant, Jean Bourdon, Guillaume Couillard, Martin Boutet, Jean Lemire, Bertrand Chesnay, Sieur de Lothinville, Françoise et René-Louis Chartier de Lotbinière, Françoise et Thérèse Giffard, mariées aux frères Juchereau, six futures Ursulines et Hospitalières, dont Anne et Marguerite Bourdon, Germain Morin, premier prêtre canadien, l'Abbé Jean Lesueur, premier prêtre séculier venu en Nouvelle-France.

Et voici quatorze de nos ancêtres : Mathieu Amyot, Gervais Buisson, Pierre Denis, Denis Duquet, Pierre Duval, Nicholas Gendron, Louis Guimond, Claude l'Archevêque, Zacharie Maheu, Pierre Masse, Jean Norman, Jean Picard, Pierre Tremblé, Jean Trudel. Marie Favery était déjà inscrite en France.

Quelle belle litanie de noms canadiens, consacrés à Marie, que la chaîne du Rosaire gardait unis entre eux et attachés à Notre Dame ! Ceux qui continuent aujourd'hui à réciter le Rosaire peuvent se réjouir d'avoir conservé un des plus précieux héritages que nos ancêtres nous ont laissés !

Marie Favery adopta comme ses enfants, des jeunes filles orphelines élevées à l'hôpital général de Paris, comme d'autres choisies dans les Couvents de France, pour devenir les épouses des officiers. En arrivant à Québec, elles avaient besoin d'être accueillies par des femmes pleines de bonté. Elle se multiplia auprès de ces jeunes, les aidant à se préparer à fonder un foyer chrétien. Combien en a-t-elle reçues ? Impossible de savoir, mais on écrit que dans la seule année 1665, il en arriva environ quarante.

L'Intendant Talon, parlant de Marie Favery, dira : « Salomon, dans toute sa gloire, l'eut sans doute louée et admirée, s'il l'avait vue, occupée du soin de sa maison, faisant elle-même ses étoffes et filant le lin, comme la femme forte de Judée ; élevant ses propres enfants et adoptant tant de jeunes filles comme si elles avaient été elles-aussi ses enfants.

Dans le Journal de l'Instruction publique d'octobre 1956, on écrit : « Marie Favery fut l'une des premières femmes d'affaires du Québec, s'occupant des filatures avec un tel succès qu'elle pouvait même expédier des pièces de tissus dans la Mère-Patrie » (France).

La paroisse Notre-Dame du Rosaire de Montréal a donné son nom à l'école élémentaire de la rue Christophe-Colomb, angle Villeray.

Voir promesses en page 2

Sources : Marie-Thérèse Chevalier, no 17 de la collection : Aux Sources Mariales de l'Église canadienne, Québec 1998.



Tissé de déracinements douloureux, un imprévisible itinéraire de vie fit de Marie-Josephte Fitzbach la femme forte de l'Évangile et une précieuse citoyenne pour la ville de Québec.

Son carnet de route est rempli d'insondables desseins de Dieu qui la conduisent, à l'âge de treize ans, de Saint-Vallier, son lieu de naissance, à la ville de Québec, son lieu de mission. Ses contemporains l'ont connue servante, épouse, mère de trois filles, jeune veuve, gouvernante dans un presbytère, endeuillée de sa fille cadette, pleurant la noyade de son curé.

À peine admise comme dame pensionnaire chez les Sœurs de la Charité de Québec où ses deux filles sont novices, Marie-Josephte Fitzbach reçoit un signe de Dieu par l'intermédiaire d'une demande de l'évêque : accueillir les femmes au sortir de la prison. Elle a quarante-quatre ans.

Par amour de Dieu, elle devient l'âme de la maison d'accueil, l'Asile Sainte-Madeleine, où elle porte le flambeau de l'amour, de la bonté et de la miséricorde sur les détresses des femmes blessées dans leur dignité. Aidée de collaboratrices dévouées à la cause, son action caritative et miséricordieuse donne à la condition féminine québécoise ses lettres de noblesse. L'œuvre progresse si bien qu'il faut déménager, la même an-

PIERRE DE PUISEAUX PREMIER MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ NOTRE-DAME DE MONTRÉAL INSCRIT À QUÉBEC

Au mois d'août 1641, Jeanne Mance arriva à Québec et dut attendre le bateau de Maisonneuve jusqu'en septembre. Pour l'hivernage à Québec, Maisonneuve reçut avec joie les propositions d'un excellent homme : Pierre de Puiseaux, Seigneur des Seigneuries de St-Michel, près de Sillery et de Ste Foy. Il était probablement arrivé en 1637, déjà âgé de 71 ans. A cet âge, il n'était pas venu pour l'aventure, mais plutôt pour un motif religieux. Il avait fait de grandes dépenses et s'était montré très généreux pour les Hospitalières qu'il avait logées chez-lui en 1640.

L'entreprise de Montréal l'enthousiasma et il décida de s'agréger à la Société Notre-Dame de Montréal, en donnant tous ses biens : sa maison de St-Michel avec la Seigneurie et celle de Ste-Foy. La cession devait se faire par contrat, le 23 novembre, devant notaire.

Ce bon Monsieur remit sa maison, qui était le bijou du pays, à Maisonneuve, se considérant lui-même comme un invité. Ayant déjà invité Mme de la Peltrie à venir habiter chez-lui, il lui annonça la nouvelle comme ceci : « Madame, ce n'est plus moi qui vous loge, car je n'ai plus rien ici ; c'est Monsieur de Maisonneuve à qui vous avez présentement l'obligation, car il est maître de tout ».

C'est donc là que Maisonneuve, Jeanne-Mance et leur équipe passèrent l'hiver. Leurs charpentiers purent construire les barques nécessaires au transport à Montréal et pourvoir à tous leurs besoins.

La compagnie de Jeanne-Mance était si agréable que l'on comprend pourquoi Mme De La Peltrie



*Saint-Michel de Sillery
Sillery, Québec*

et M. De Puiseaux décidèrent de partir avec eux pour Montréal. Ils étaient donc là, tous les deux, avec le groupe des fondateurs. Cependant, vu son grand âge, Maisonneuve convainquit M. de Puiseaux, de retourner à Québec avec le Gouverneur.

Monsieur de Puiseaux retourna finir ses jours en France, mais il resta jusqu'à la fin intéressé par la fondation de Ville-Marie.

En souvenir de lui, l'église Saint-Michel de Sillery est construite sur un terrain qui porte le nom de « Pointe à Puiseaux ».

Sources :

Vie de Jeanne Mance par
Dom Guy-Marie Oury

Rosalie Cadron-Jetté a fondé en 1848 la communauté des Sœurs de Miséricorde (et non de la Miséricorde, comme on l'écrit souvent), à la demande de Mgr Ignace Bourget, pour accueillir et protéger celles qu'on appelait à l'époque « les filles tombées », les filles et les femmes devenues enceintes hors mariage.

Rosalie, ferment d'espérance

Rosalie Cadron est née à Lavaltrie le 27 janvier 1794, de parents cultivateurs plutôt à l'aise. Rosalie rencontre Jean-Marie Jetté et ils se marient le 7 octobre 1811. Ils auront ensemble onze enfants, dont six naîtront à Lavaltrie : Jean-Marie (1812), Marie-Rose (1813), Pierre (1815), François (1817), Léocadie (1819) et Léonard (1821). Les cinq autres enfants du couple, qui naîtront dans des conditions économiques plus difficiles, ne survivront pas.

En 1827, à la suite d'épreuves nombreuses qui jetteront toute la famille à la rue, les Jetté doivent se résigner à s'établir à Montréal, où ils gagneront leur vie de façon très modeste. La pauvreté et les conditions d'hygiène déficientes minent la famille Jetté. Les cinq enfants nés après le départ de Lavaltrie n'y survivront pas. Un autre malheur attend Rosalie. En 1832 sévit à Montréal une grave épidémie de choléra qui emportera Jean-Marie. Il meurt le 14 juin, laissant ainsi Rosalie avec sept enfants vivants, dont la plus jeune n'a qu'un mois et ne survivra pas.

Toutes ces épreuves atteignent durement Rosalie, qui garde courage grâce à sa foi et à sa persévérance. Elle fera face à toutes ses obligations, en plus d'ouvrir sa porte et son cœur aux miséreux et déshérités de la vie. L'abbé Ignace Bourget, directeur spirituel de Rosalie et qui deviendra en 1840 évêque de Montréal, lui confie plusieurs personnes qui vivent des situations difficiles,



*Photo d'un fusain
 fait par
 Soeur Cécile Piché, sm.m.
 en 1964*

et plus particulièrement, des mères célibataires désemparées. Leur famille et la société entière rejettent ces « pécheresses ».

Avortements, suicides, infanticides font alors partie du paysage urbain d'une ville qui s'industrialise rapidement. Devant cette situation extrême, Mgr Bourget pense à créer un refuge pour les filles en difficulté et leurs enfants. C'est à Rosalie Cadron-Jetté, dont le charisme de miséricorde affleure depuis des années, que Mgr Bourget demande de fonder une communauté pour accueillir les filles enceintes. Relever ce défi demande de l'héroïsme à Rosalie dans le contexte rigoriste de l'époque. Cela ne l'empêchera jamais d'aimer celles qu'elle appelait les « trésors de la maison », ces filles abandonnées, bannies et désireuses par-dessus tout de trouver un abri. C'est le début d'une œuvre discrète, parfois méprisée, mais combien nécessaire.

Le 16 janvier 1848, date de fondation de la communauté des Sœurs de Miséricorde, Rosalie et sept compagnes prononcent leurs vœux religieux devant Mgr Bourget. Outre les vœux habituels de pauvreté, chasteté et obéissance, elles en prononcent un quatrième, celui de « prendre soin des filles et des femmes pauvres dans leur maladie » (la grossesse et l'accouchement). Pour protéger l'honneur des filles enceintes, Rosalie et ses compagnes acquièrent une formation poussée afin de devenir sages-femmes. Malheureusement, elles devront plus tard abandonner cette pratique afin de se plier aux exigences du Collège des Médecins et du Vatican. Rosalie décède à 70 ans, le 5 avril 1864, après seize ans de vie religieuse. À son décès, 2244 protégées avaient été accueillies par les Sœurs de Miséricorde depuis la fondation de la communauté.

*Sylvie Bessette**

Centre Rosalie-Cadron-Jetté
 12435 av. de la Miséricorde
 Montréal (Québec) H4J 2G3

Née à Montréal le 19 février 1800, Émilie Tavernier fut paroissienne de Notre-Dame, jusqu'à son décès, le 23 septembre 1851.



Elle connut des heures douloureuses, par la mort de ses parents, puis par celle de son époux, Jean-Baptiste Gamelin, et de ses trois enfants, entre 1823 et 1828. C'est alors qu'en contemplant la Vierge des Douleurs, elle découvrit sa voie : elle renonça à toute nouvelle alliance matrimoniale pour se vouer entièrement à la misère humaine, sous toutes ses formes. Orphelins, vieillards, malades, prisonniers, sans-travail, sourds-muets, veuves, prêtres infirmes, immigrés, tous avaient une place dans son cœur et dans son action de charité compatissante.

À l'instigation de Mgr Ignace Bourget, qui voulut assurer la permanence de son œuvre, elle fonda la Congrégation des Sœurs de la Providence, en 1843. Elle mourut victime de son dévouement pendant l'épidémie de choléra, en 1851. Sa Cause de béatification a été introduite au diocèse de Montréal, le 31 mai 1981; elle suivit les étapes de la procédure canonique pour connaître la Vénéralité, le 23 décembre 1993, et le décret du miracle, le 18 décembre 2000, qui permettait la

béatification de la Servante de Dieu, à Rome, le 7 octobre 2001, par le Pape Jean-Paul II.

Mère Gamelin était, pendant sa vie, comme la « Providence des Pauvres », sa maison fut appelée « Maison de la Providence » et ses contemporains eux-mêmes ont nommé la communauté qu'elle fondait : « Les Sœurs de la Providence ».

Depuis le 25 mai 2000, un monument, œuvre du sculpteur Raoul Hunter, orne l'entrée de la station de métro Berri-UQAM, *Place Emilie-Gamelin*, elle est représentée en mouvement, tenant un panier de victuailles, et tendant au passant une main accueillante.

Puisse la divine Providence répondre aux prières qui montent de nos cœurs pour l'obtention de la faveur, inexplicable par la science, qui permettrait à notre bienheureuse de franchir l'étape vers la Canonisation, et ce, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

S. Thérèse Frigon, s.p.

Cause Emilie Gamelin
 12055, rue Grenet
 Montréal QC H4J 2J5

MADAME DE LA PELTRIE: MADELEINE DE CHAUVIGNY DE LA PELTRIE LAÏQUE, FONDATRICE D'UN CLOÎTRE EN NOUVELLE-FRANCE

Une chrétienne, mariée de force, à l'esprit missionnaire.... C'est le moins que l'on puisse dire de cette femme extraordinaire, qui a quitté la « douce France », pour venir à Québec, fonder le monastère des Ursulines, avec Marie de l'Incarnation.

Née à Alençon en 1603, fille de Guillaume de Chauvigny et de Jeanne du Bouchet, malgré ses désirs de vie religieuse, son père, comme c'était souvent la coutume, la contraint à épouser le Sieur de Gruel de la Peltrie. Quatre ans plus tard, en 1628, elle devient veuve, nantie d'une grande fortune. Ne désirant pas se remarier, elle mène une vie austère, consacrant beaucoup de temps à la prière et aux bonnes œuvres.

En 1635, elle rencontre le Père Lejeune s.j. qui sollicite de l'aide pour les missions et elle pense à consacrer sa vie et sa fortune à l'instruction des petites filles de la Nouvelle-France, mais elle tombe malade et doit retarder son projet ; le Seigneur l'éprouve pour la bien préparer à sa mission.

En 1639, son père cherche encore à la marier et pour échapper à ses manigances, elle contracte un faux mariage, car en ce temps-là, une femme devait être mariée pour se soustraire aux décisions familiales à son sujet. C'est ainsi qu'elle peut disposer de sa fortune et choisir son genre de vie.

Elle s'associe à Marie de l'Incarnation et aux Ursulines, pour venir à Québec, fonder un monastère d'enseignantes. Elle affrète un navire et le 4 mai, s'embarque pour la Nouvelle-France, avec Marie de l'Incarnation, six Religieuses, trois Jésuites et sa « suivante ». L'expédition arrive à Québec le 1^{er} août, pour y fonder une maison d'éducation pour les filles.

On y travaille pendant deux ans et en 1641, le Monastère des Ursulines est fondé, avec une laïque comme fondatrice. C'est elle qui fait poser et bénir

la première pierre et elle est le soutien financier de l'Œuvre.

En plus de ses travaux et de toutes les misères de la fondation, Madame de la Peltrie va éprouver grandement la vertu de Marie de l'Incarnation, car dès l'arrivée des fondateurs de Montréal, à l'automne 1641, Madeleine de la Peltrie éprouve une grande amitié pour Jeanne-Mance, au point de quitter Québec avec elle, au printemps 1642 et de venir habiter à Montréal pendant 18 mois.

L'histoire ne dit pas que Madeleine a négligé ses engagements envers le Monastère des Ursulines, mais son absence doit avoir causé un grand vide dans le cœur de Marie de l'Incarnation dont elle était le bras droit.

En 1644, Madame de la Peltrie revient donc habiter Québec et se fait bâtir une maison voisine du Monastère.

De 1645 à 1671, elle se consacre à la prière et à l'éducation des jeunes filles, amérindiennes et filles des colons, rendant de grands services aux Ursulines. Elle y vit 27 ans avant de s'éteindre à Québec, le 16 novembre 1671. Elle est inhumée dans la chapelle des Ursulines dont elle fut l'amie, la grande bienfaitrice et la compagne de vie, de 1639 à 1671.

Source : Le Curieux, Québec 1998, Ed. à Mains Nues



Madeleine de Chauvigny de la Peltrie

collection des archives des Ursulines de Québec

Aurélié Caouette, originaire de Saint-Hyacinthe, au Québec, naquit le 11 juillet 1833. Après avoir longuement prié pour connaître le secret dessein de Dieu sur sa vie, elle consulta son évêque, Mgr Jean-Charles Prince. Celui-ci l'interrogea sur ses inclinations à la vie religieuse et concluait l'entretien en disant « qu'elle n'avait pas d'autre vocation que celle de répandre la dévotion au Précieux Sang. » Pour se rassurer, il prit la détermination d'envoyer Aurélié consulter Mgr Ignace Bourget, évêque de Montréal. Après l'avoir interrogée sur ses aspirations, Mgr Bourget la fit entrer dans son oratoire et là, en présence du Saint-Sacrement, il prononça cette parole prophétique : « Si j'étais l'évêque de Saint-Hyacinthe, je vous dirais : fondez une communauté d'Adoratrices du Précieux Sang, filles de Marie Immaculée. » Cette parole répondait exactement aux aspirations d'Aurélié.

Le 14 septembre 1861, apparaissait, à Saint-Hyacinthe même, la première communauté contemplative canadienne. Sa spiritualité est centrée sur le mystère du Sang de Jésus, qu'Aurélié résumait ainsi : « Le Sang de Jésus a été ma rédemption sur la croix, il est ma vie à l'autel, il est la source de toutes les grâces qui arrosent mon âme. Ces trois vérités me révèlent tout et m'embrasent d'amour. » Avec saint Paul, elle répétait : « Je ne veux savoir que Jésus et Jésus crucifié. »

Par son charisme et son œuvre, Aurélié rappelle au monde d'aujourd'hui que Jésus est venu non pour condamner le monde, mais pour le sauver par son Précieux Sang. « C'est de toi que je veux me servir pour répandre la dévotion

à mon Précieux Sang », lui disait, un jour, le Seigneur.

Son charisme était vraiment « l'Amour », son idéal, rendre à Jésus « Amour pour Amour ». Elle avait compris que par l'effusion de son Sang précieux, le Christ avait donné à l'humanité la plus grande preuve d'Amour, laquelle se perpétue à l'autel par le Sacrifice eucharistique. Sa mission était de faire connaître, à travers le monde, ce mystère d'amour. De là naît la fondation, de son vivant, de onze monastères du Précieux Sang, en diverses régions, même à la Havane. Plus tard, on comptera quarante-deux monastères.

En cette année, où l'Institut fête ses 150 ans de fondation, nous entendons notre Fondatrice nous répéter ce qu'elle disait à l'occasion du 14 septembre 1904, dernier anniversaire qu'elle vécut sur terre : « Que cet anniversaire se passe dans la joie et l'action de grâce, nous avons été l'objet de tant de bienfaits du ciel, depuis le jour où nos âmes s'ouvrirent à l'adoration, à la réparation du Sang de Jésus. Mes filles, Jésus s'offrant au saint autel une première fois sous notre humble toit, en renouvelant le sacrifice de la croix, nous a tracé le chemin que nous devons parcourir en notre vie de Religieuses du Précieux Sang, tous nos jours ont été des gages de la fécondité de la croix. »

Mère Catherine-Aurélié-du-Précieux-Sang, terminait son pèlerinage terrestre, le 6 juillet 1905, âgée de 72 ans. Sa cause de canonisation a été ouverte le 20 novembre 1984. Elle a franchi les étapes diocésaines, et attend que se prononce la commission romaine des théologiens en vue de la vénérabilité. Puissiez-vous unir



Mère Catherine-Aurélié-du-Pr.

vos prières aux nôtres pour que cette étape soit bientôt franchie, en vue d'un plus grand rayonnement, dans le peuple de Dieu, de cette femme au cœur assoiffé d'amour pour Dieu et les âmes.

Sr Jeannette Héon

Centre Aurélié
2520, Girouard Ouest, C.P. 401
Saint-Hyacinthe, (Québec) J2S 7B8

MONSEIGNEUR BOURGET

ÉVÊQUE MISSIONNAIRE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

2^E ÉVÊQUE DE MONTRÉAL

Raconter l'histoire des 36 ans d'épiscopat de Monseigneur Bourget ne peut se faire dans quelques lignes. Parlons de sa très grande dévotion mariale, qui a marqué toute sa vie.

En 1840, le diocèse de Montréal compte environ 300 000 fidèles dans un territoire d'où l'on a tiré les diocèses de St-Hyacinthe, Valleyfield, Joliette, Mont-Laurier, St-Jean-Longueuil, St-Jérôme, Hull, Rouyn-Noranda et une partie des diocèses de Sherbrooke, Ottawa, Pembroke et Timmins : de quoi tenir en haleine un jeune évêque de 41 ans !

D'où venait Ignace Bourget ?

Il est né le 30 octobre 1799, onzième enfant d'une famille de treize. Son père, Pierre Bourget et sa mère, Thérèse Paradis élevèrent cette famille sur une terre de la paroisse Saint-Joseph de Lévis.

Dès le Petit Séminaire de Québec, il devint congréganiste de la Sainte Vierge. Le 28 janvier 1821 il est à Nicolet, où il reçoit le sous-diaconat le 20 mai. Le lendemain, son évêque, Mgr Plessis, le nomme à Montréal, secrétaire de Monseigneur Lartigue. Le 30 novembre 1822, il est ordonné prêtre.

Ce jeune secrétaire aux multiples talents devient le confident et le bras droit de Monseigneur Lartigue, qui partage avec lui les grandes épreuves qu'il traverse pendant dix ans.

Le 13 mai 1836, le Pape Grégoire XVI érige le diocèse de Montréal, relevant directement du Saint-Siège. Mgr Lartigue en est le premier titulaire. Il s'empresse de nommer deux vicaires généraux : Ignace Bourget et le Sulpicien Joseph-Vincent Quiblier. Un an plus tard, le 15 mai 1837 l'Abbé Bourget, à 37 ans, est nommé évêque coadjuteur de Mgr Lartigue et sacré le 25 juillet, fête de saint Jacques, patron de la cathédrale. Le 19 avril 1840, Mgr Lartigue meurt et Mgr Bourget lui succède. On pourrait facilement le nommer évêque de l'Immaculée-Conception. Comme ses ancêtres, il voue une grande dévotion à cet insigne privilège de Marie et il est présent à Rome pour la définition du dogme. Il en rapporte, cadeau personnel du Pape Pie IX, la petite statue de l'Immaculée, en marbre, placée dans la basilique Notre-Dame de Montréal du côté droit du chœur.

Dès les premiers jours, il se met sous la protection de Marie : « Ce qui sert à nous rassurer, écrit-il,

c'est que ce diocèse a été mis, par notre illustre prédécesseur, d'une manière spéciale, sous la protection de la Mère de Dieu et qu'il est à espérer que cette Mère si tendre gardera le pasteur et les fidèles ».

Est-ce à la suite d'un pèlerinage en Europe, pour trouver des Communautés prêtes à venir travailler à Montréal ? Monseigneur Bourget voulut établir l'Archiconfrérie du Cœur Immaculé de Marie sur le modèle déjà existant à Paris, dans l'église Notre-Dame des Victoires. Il voulut que cette archiconfrérie... » fasse honorer religieusement le très saint et immaculé Cœur de Marie, ce Cœur si plein de grâces et de vertus, ce Cœur si compatissant pour les pécheurs, ce Cœur de la meilleure de toutes les mères ! ».

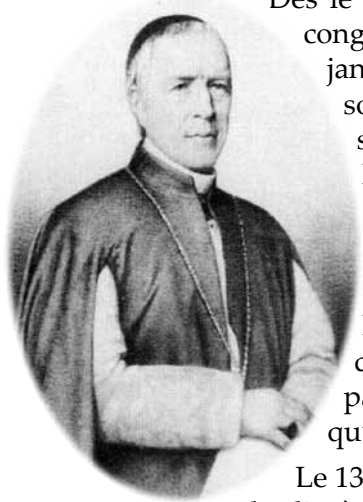
Il faudrait parler de sa grande dévotion à Notre-Dame de Bonsecours, à qui il faisait tous les ans un pèlerinage le 30 avril, pour ouvrir le mois de Marie. Sa grande dévotion aux Sept-Douleurs de Marie, qu'il partagea avec Mère Gamelin et les Sœurs de la Providence ; son admission à la paroisse St-Marcel de Rome, au Tiers-Ordre des Servites de Marie.

Que de paroisses sous le vocable de Marie ! Que de Communautés mariales appelées dans son diocèse ! Que de Communautés fondées par lui et consacrées à Marie !

Quelques semaines après l'inoubliable fête du 8 décembre 1854 à Rome, il fait parvenir dans un mandement du 27 février 1855, ces quelques mots à son clergé et à tous ses diocésains : « IL NOUS RESTE UN SOUVENIR SI DÉLICIEUX QU'IL NOUS SEMBLE N'AVOIR RIEN DE PLUS BEAU À VOIR SUR LA TERRE : QUE CE NE SERA QUE DANS LE CIEL, SI NOUS AVONS LE BONHEUR D'Y ALLER, QU'IL NOUS SERA DONNÉ D'ASSISTER À UNE SOLENNITÉ PLUS RAVISANTE »

Il a célébré sa dernière Messe le 8 décembre 1884. Après ce jour, trop malade pour célébrer, il ne pouvait plus qu'assister et recevoir la sainte communion. Le 8 juin 1885, il meurt, laissant une réputation de sainteté.

Source : Collection : Aux sources mariales de l'Église canadienne, Québec, no 5.



SAINTE MARGUERITE D'YOUVILLE



LE 9 DÉCEMBRE 2010, les Restes mortels de sainte Marguerite d'Youville ont été déposés en la basilique Sainte-Anne de Varennes. C'est ainsi que la première personne d'origine canadienne à être canonisée retournait sur les lieux de sa naissance et de son baptême.

C'est à Montréal, où elle s'est mariée en 1722, que sa mission de compassion auprès des démunis a commencé à prendre forme alors qu'elle devenait membre de la confrérie de la Sainte-Famille à la paroisse Notre-Dame. Veuve depuis quelques années, en 1737, avec trois compagnes, elle radicalisait son choix de vie, jetant les bases de ce qui deviendrait la congrégation des Sœurs de la Charité de Montréal, « Sœurs Grises ». En 1747, elle prenait la direction de l'Hôpital Général de Montréal où elle s'éteignait le 23 décembre 1771 après une vie dédiée aux plus pauvres de la société.

Le 3 mai 1959, le pape Jean XXIII la béatifiait et lui donnait le titre de Mère à la charité universelle, reprenant les mots de son fils l'abbé Charles Dufrost, son premier biographe, et le 9 décembre 1990, le pape Jean-Paul II canonisait cette femme qui a su créer un réseau de solidarité pour venir en aide à toute détresse humaine.

En 2003, Marguerite d'Youville était reçue au Temple de la renommée médicale du Canada, à titre de bâtisseur, reconnaissant ainsi l'œuvre immense accomplie à travers notre pays par des femmes et des hommes s'étant inspirés d'elle.

Pour mieux la connaître, vous pouvez visiter sur rendez-vous l'Exposition permanente Sur les pas de Marguerite d'Youville au 138, rue St-Pierre (514 842-9411) ou en vous rendant à Varennes y visiter le sanctuaire de Sainte-Marguerite-d'Youville au 201, boulevard Ste-Anne.

Prions-la avec confiance, elle nous aidera.

PRIÈRE

Sainte Marguerite d'Youville,
souviens-toi de nous,
toi qui as connu des joies plutôt éphémères,
des épreuves qui t'ont fait grandir dans la foi
et ouvrir ton cœur à toute détresse,
réponds, comme autrefois,
aux besoins non comblés de tes frères et sœurs.
Nous te confions les familles
aux prises avec des difficultés de toutes sortes;
les malades et les personnes âgées
qui vivent dans l'angoisse du lendemain;
les jeunes qui cherchent un sens à leur vie.
Nous te confions tous ceux et celles
qui travaillent à bâtir un monde plus humain.
En ces temps difficiles que nous traversons,
prie le Père de nous garder au cœur
une espérance bien enracinée
dans la confiance en sa Providence.
Demande-lui pour nous le courage
d'aller un peu plus loin chaque jour
dans la lutte contre la pauvreté et la violence,
dans le partage des biens matériels et spirituels,
dans le soin de notre planète.
Qu'il nous donne, comme il l'a fait pour toi,
un cœur sans frontière,
toi que nous aimons appeler
« Mère à la charité universelle ». AMEN

Autorisation de l'Ordinaire de Montréal, N.P. 12 /2009



MÈRE ÉLIZABETH BRUYÈRE 1818-1876

JOYAU SERTI DANS UNE PIERRE DE FONDATION

FONDATRICE RELIGIEUSE DE BYTOWN

Élisabeth Bruyère, femme remplie d'une compassion sans frontière, figure imposante de l'Église au Canada, est née au village de l'Assomption, QC, le 19 mars 1818. Après ses études chez les Sœurs de la Congrégation à Montréal puis auprès d'un cousin maternel, M. l'abbé Charles-Thomas Caron, curé à Saint-Esprit, elle s'engage dans une mission d'enseignante à la petite école du même village, puis à St-Vincent-de-Paul, près de Montréal. Elle se révèle une éducatrice-née, aussi préoccupée d'instruire ses élèves que de leur apprendre à aimer Jésus.

Bientôt, le Seigneur l'appelle à une autre vocation. Élisabeth, en dépit de son succès dans l'enseignement, se sent attirée vers le service des pauvres. Elle entre en 1839 dans la communauté des Sœurs Grises de Montréal, congrégation fondée en faveur des pauvres par Sainte Marguerite d'Youville, une des fondatrices de l'Église au Canada.

À cette époque, les besoins se font multiples et urgents dans la jeune cité de Bytown. L'absence totale d'œuvres sociales occasionne un état lamentable dans la population. Le digne curé de la paroisse demande du secours aux Sœurs Grises de Montréal pour relever cette ville qu'on surnomme « la Babylone outaouaise ». La communauté consent à sacrifier des membres précieux afin de subvenir à des besoins aussi flagrants. Sœur Élisabeth Bruyère, alors âgée de 26 ans, est nommée supérieure du groupe appelé à œuvrer dans cette terre lointaine et peu hospitalière du Haut-Canada. Elle et ses compagnes arrivent à Bytown le 20 février 1845.

Aussitôt, une floraison d'œuvres apparaît. Le cœur compatissant de Mère Bruyère a tôt fait de déceler toutes les misères pour se porter à leur secours. Sans tarder, les visites aux pauvres et aux malades à domicile s'organisent, et les Sœurs distribuent vivres, remèdes et réconfort. Onze jours à peine après leur arrivée, une école s'ouvre dans un vieux hangar au fond du jardin, et les enfants des deux langues ont droit à l'instruction. Un petit hôpital naît

trois mois plus tard, peu après, orphelins et vieillards trouvent un refuge auprès des Sœurs. En 1850, un pensionnat s'ouvre, assurant la formation des jeunes filles, même celles des campagnes éloignées. Attentive aux signes des temps, Mère Bruyère répond aux multiples besoins qui se présentent : maladies du typhus, émigrés, enfants trouvés, variolés. Les œuvres de bienfaisance se répandent un peu partout dans l'Outaouais, Haut-Canada et Bas-Canada. Nos frères amérindiens et le peuple américain connaîtront bientôt les bienfaits d'un amour inconditionnel qui soulage toute forme de pauvreté.

Le feu de sa compassion, Mère Bruyère le puise dans le cœur du Père Éternel qui lui communique un amour universel pour tous ses enfants, surtout les plus blessés. Totalement abandonnée à la Divine Providence, elle devient à son tour providence pour les démunis. Fondatrice d'une nouvelle congrégation, les *SOEURS DE LA CHARITÉ D'OTTAWA*, elle perpétue les valeurs acquises jadis lors de sa formation religieuse et apparaît comme un joyau serti dans une des pierres d'angle de l'Église au Canada.

Sœur Huguette Bordeleau, SCO

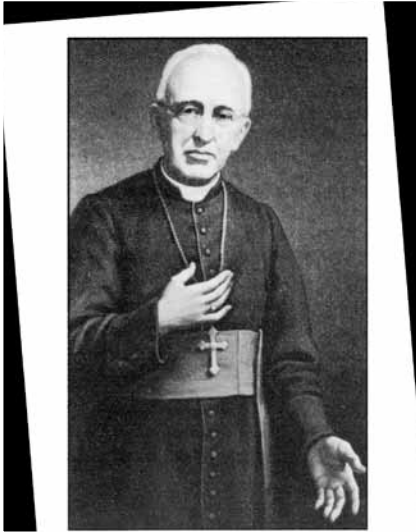


e t

LITANIES AUX SAINTS DE SERVICE CHEZ-NOUS, SANS DROITS D'AUTEUR

Sainte Marguerite Bourgeoys, protégez nos écoles
 Sainte Marguerite D'Youville, priez pour nos hôpitaux
 Saints Martyrs canadiens, veillez sur nos missionnaires et nos dirigeants civils
 Saint Frère André, guérissez notre incroyance et notre paresse spirituelle
 Bienheureux François de Laval, priez pour nos évêques
 Bienheureux Zéphirin Moreau, priez pour nos prêtres et nos séminaristes
 Bienheureuse Dina Bélanger, priez pour nos artistes

MGR LOUIS-ZÉPHIRIN MOREAU LE BIENHEUREUX ÉVÊQUE DU ROSAIRE



Né à Bécancour, le 1er avril 1824, 5^e enfant d'une famille de 13, il était de santé très délicate. De 1839 à 1844, il fait ses études classiques à Nicolet, où il reçoit la soutane et la tonsure.

Pendant les études théologiques, sa santé fléchit et il doit prendre un repos. Refusé au sacerdoce, il vient à Montréal, frapper à la porte de Mgr Bourget, qui l'accueille et le confie à son auxiliaire, Mgr Prince. En 1846, à 22 ans, il est ordonné prêtre par Mgr Prince. Dans toutes ses tâches de secrétaire de l'évêque, aumônier au Couvent de la Providence et chapelain à la cathédrale, on l'appelle : « le bon Monsieur Moreau ».

Le 8 juin 1852, Pie IX érige le diocèse de St-Hyacinthe et nomme Mgr Prince premier évêque. L'Abbé Moreau le suit, comme chancelier. Il y servira trois évêques : Mgr Prince, Mgr Joseph Larocque et Mgr Charles

Larocque. A 51 ans, il deviendra le 4^e évêque de St-Hyacinthe.

Monseigneur Moreau était une âme mariale à 100 %. Il faisait tout avec Marie et par Marie.

Dans chacun de ses Mandements, Lettres circulaires et autres, son amour et sa vénération pour Marie se font exhortations pressantes, pour convaincre que Marie est une bonne Mère et qu'il ne faut pas reculer devant les efforts pour que Marie soit mieux connue et mieux aimée. Il disait : « Faisons aimer notre Mère du-ciel ». En retour de cet engagement filial, il avait la conviction que cette Maman nous couvrirait de sa protection maternelle pendant ce temps et qu'Elle nous introduirait dans le séjour de la bienheureuse éternité. En 1886, il recommandait à son clergé de tenir ferme à la récitation du chapelet et à le faire réciter dans les familles.

En lisant les présentations faites par Mgr Moreau, des encycliques de Léon XIII, pour promouvoir la dévotion à Notre Dame du Très Saint-Rosaire, nous y découvrons son cœur d'enfant de Marie, tout de simplicité, de confiance et d'abandon, tout en joie devant cette FEMME qui l'impressionne par sa grandeur d'Immaculée dans sa Conception, de favorite de la Trinité, de pleine de grâce et de Mère du Fils de Dieu, mais aussi pare son humilité de Servante du Seigneur.

Si la dévotion de Monseigneur Moreau pour le Sacré-Cœur fut si grande, c'est que sa dévotion mariale était christocentrique, tant il est vrai de dire : « A Jésus par Marie ». Cette dévotion nous protège contre toutes les déviations de dévotions mal éclairées et mal vécues. Il écrivait : « La Très Sainte Vierge peut tout sur le Cœur de son Fils. »

Si quelqu'un allait lui présenter un cas difficile à régler, il s'excusait, prenait son chapelet et en récitait une dizaine, en marchant de long en large dans son bureau. Après cette prière, il reprenait son siège tout souriant et donnait la réponse.

Cette grande dévotion à Marie lui inspira une activité débordante, au service du peuple de Dieu. , dans les domaines religieux, social et économique. On lui doit les premières coopératives. De 1876 à 1901, pendant ses vingt-cinq ans d'épiscopat, il fut le représentant de l'épiscopat québécois et le trait d'union avec Rome. Avec sa « petite santé », il supporta 54 ans de sacerdoce et 25 d'épiscopat. Comme disait St-Bernard : « Si Marie te guide, tu ne connaîtras pas la fatigue ».

Le Pape Jean-Paul II l'a béatifié à Rome, le 10 mai 1987.

Source : Abbé Fernand Larochelle :
Aux sources mariales
de l'Église canadienne, No 8, Québec.

Bienheureuse Kateri Tekakwitha, priez pour nos amérindiens
 Bienheureuse Mère Emilie Gamelin, veillez sur nos centres d'hébergement
 Bienheureuse Mère Léonie Paradis, priez pour nos communautés religieuses
 Bienheureuse Mère Marie-Anne, veillez sur nos écoles et nos familles
 Bienheureuse Catherine de St-Augustin, priez pour nos médecins et nos infirmières.
 Bienheureuse Marie de l'Incarnation, priez pour nos écrivains et nos journalistes.
 Tous nos pères et mères, saints inconnus et non canonisés, protégez-nous.

UNE ÉDUCATRICE DE CHEZ-NOUS

MÈRE MARIE-ROSE (1811-1849)



Les Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie célèbrent cette année le 200^e anniversaire de la naissance de leur fondatrice, Eulalie Durocher, béatifiée en 1982 sous le nom de Marie-Rose Durocher.

Dixième enfant de la famille Olivier et Geneviève Durocher, Eulalie est née à Saint-Antoine-sur-Richelieu le 6 octobre 1811. D'un esprit vif et enjoué, elle connaît cependant les limites d'une santé fragile, ce qui vient contrarier ses désirs d'études et de vie religieuse. Elle reçoit son éducation première de sa mère formée chez les Ursulines à Québec tandis que son grand-père paternel, ancien soldat de Carillon, lui donne les plus éloquentes leçons d'histoire. Elle fréquente, durant quelques années, les pensionnats des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame à Saint-Denis-sur-Richelieu puis à Montréal. Initiée très tôt aux valeurs de prière, de justice et de compassion, l'adolescente monte fièrement son beau cheval César pour se rendre à l'église ou chez les malades et les familles moins fortunées de son village.

À 18 ans, Eulalie connaît la douleur de perdre sa mère. Désignée par la famille, elle prend courageusement la responsabilité du foyer. À 20 ans, elle répond à l'invitation de son frère Théophile, curé à Saint-Mathieu de Beloeil, et devient hôtesse et gouvernante du presbytère.

Durant douze ans, elle seconde son frère, accueille les prêtres en repos et s'engage

dans des activités paroissiales et sociales. Elle attire par sa personnalité pleine de douceur, d'audace et de joie rayonnante.

Avec les Oblats de Marie-Immaculée, elle sera à l'origine de la fondation de l'association des Enfants de Marie pour jeunes filles, la première du genre au Canada. Attentive à son milieu, elle découvre la grande pauvreté de l'instruction religieuse et le manque d'écoles, surtout pour les filles des campagnes. Son rêve de vie religieuse ne l'a jamais quittée, aussi souhaite-t-elle que de petits couvents soient érigés dans chaque paroisse afin d'y éduquer convenablement la jeunesse. C'est par l'intermédiaire de Mgr Ignace Bourget que Dieu l'appellera à réaliser ce vœu. Le 28 octobre 1843, Eulalie Durocher et Mélodie Dufesne, sa compagne de Beloeil, s'empressent de rejoindre Henriette Céré, une éducatrice de renom, qui enseigne déjà à l'école de la Fabrique à Longueuil. Ce sera la naissance d'une fondation marquée par de nombreux obstacles : scepticisme, pauvreté, critiques, médisances, etc. Grand courage, foi profonde et amour des jeunes permettront à ces pionnières d'ériger l'institut sur des bases solides. Mère Marie-Rose s'adjoind des femmes de talent et voit à leur assurer une excellente préparation pédagogique. « L'enfant » est au centre de cet ambitieux projet qui vise le plein développement de la personne.

Mère Marie-Rose assume la direction de la congrégation jusqu'à sa mort prématurée survenue à l'âge de 38 ans. Sous sa gouverne, quatre maisons d'enseignement sont érigées. Par son talent de rassembleuse et surtout par le feu intérieur qui l'animait, elle a répondu de façon créative à un grand besoin de son temps : l'éducation en vue de la transformation de la société. Son œuvre a traversé nos frontières et son charisme inspire toujours les 1 100 religieuses et 600 personnes associées engagées sur ses pas au Canada, aux États-Unis, en Afrique (Lesotho), au Brésil et au Pérou.

Simone Perras, s.n.j.m.

MARIE JOSEPHTE FITZBACH

suite de la page 19



née, dans une maison plus spacieuse, rue De La Chevrotière. L'éducation et l'instruction des enfants sont chères à son cœur. En 1851, elle ouvre une petite école pour les enfants pauvres du quartier Saint-Louis.

Un Jésuite devient le directeur spirituel de l'Asile. Il aide ces dévouées femmes à se donner un code de vie. Il les réunit pour des instructions religieuses. Peu à peu, se dessine la fondation d'une nouvelle communauté religieuse dans la ville de Québec.

Le 2 février 1856, au cours d'une cérémonie, Marie Fitzbach et les six collaboratrices deviennent Les Servantes du Cœur Immaculé de Marie dites Les Sœurs du Bon-Pasteur de Québec ayant comme mission de "communiquer l'amour et la bonté comme Dieu le veut" dans les œuvres de miséricorde et d'éducation particulièrement auprès des femmes, des adolescentes et des enfants. Désormais, Marie-Josephite Fitzbach — Madame François-Xavier Roy — s'appellera Mère Marie-du-Sacré-Cœur.

AU SERVICE DE L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE ÉLIZABETH TURGEON (1840-1881)

Depuis le décès de notre fondatrice, la Congrégation a poursuivi la noble et difficile mission dans les œuvres sociales de réhabilitation et d'éducation.

Aujourd'hui encore, dans le sillage de Marie Fitzbach nous collaborons aux mouvements sociaux voués à l'aide aux femmes en difficulté et nous sommes présentes dans les champs de la pastorale et de l'éducation de la foi.

Sœur Denise Rodrigue, s.c.i.m.

Maison généralice
des Soeurs du Bon-Pasteur de Québec
2550, rue Marie Fitzbach (Québec)
G1V 2J2

Bibliographie

L'Asile du Bon-Pasteur de Québec d'après les Annales de cet Institut, Abbé Henri-Raymond Casgrain, 1896
Mère Marie-du-Sacré-Coeur et ses collaboratrices, par une religieuse du même Institut, 1935
La patience dans les relations humaines. Physiologie psycho-sociale de Marie-Fitzbach Roy, Thérèse Boucher, s.c.i.m., 1967
Le défi de l'espérance, Marie-Josephite Fitzbach, Marguerite Jean, s.c.i.m., Anne Sigier, 1997
Marie-Josephite Fitzbach. Position sur les vertus et la renommée de sainteté, Marguerite Jean, s.c.i.m., 1997

Marie-Élisabeth Turgeon, Servante de Dieu depuis 1990, est la fondatrice de la Congrégation des Sœurs de Notre-Dame du Saint-Rosaire, une éducatrice au cœur d'apôtre, amie des jeunes, des humbles et des pauvres. Elle est née à Beaumont (Québec) en 1840.

Limitée par une santé précaire, Élisabeth ne peut fréquenter l'école régulièrement. Mais le foyer familial favorise son développement intellectuel. À quinze ans, elle s'appête à poursuivre ses études quand la mort prématurée de son père l'oblige à renoncer à ses projets. Elle restera auprès de sa mère et la secondera dans l'éducation de ses quatre plus jeunes sœurs. A l'âge de 20 ans, elle peut entrer à l'École Normale Laval de Québec pour se préparer à l'enseignement. Le Principal de cette institution est alors l'abbé Jean Langevin qui deviendra, en 1867, le premier évêque du vaste diocèse de Rimouki.

Mgr Langevin découvre bientôt, dans ce diocèse très pauvre matériellement, une ignorance religieuse profonde. Il voit l'urgence de bonnes écoles pour améliorer cette situation, mais les institutrices compétentes y sont plutôt rares. Il invite son ancienne élève, Elisabeth Turgeon, déjà enseignante dans le diocèse de Québec depuis 1863, à venir diriger une école modèle à Rimouski puis à prendre la direction de « la petite société d'institutrices » qu'il a fondée, en 1874, sous le nom de Sœurs des Petites-Écoles. Son intention est de lui confier la tenue des écoles dans les milieux défavorisés de son diocèse et la préparation d'enseignantes qualifiées.

Élisabeth croit y déceler la volonté de Dieu qui lui permettra enfin - elle a 35 ans - de réaliser son désir de vie religieuse, éveillé très tôt en elle. Grâce à ses convictions, l'association projetée deviendra une congrégation. Avec douze compagnes qu'elle a contribué à former tant sur le plan religieux que professionnel, elle émet les vœux de religion le 12 septembre 1879.

C'est le moment attendu pour que des sœurs partent en mission dans les pa-

roisses les plus démunies du diocèse. Comme à Rimouski, elles auront à subir



le froid, la faim et autres inconvénients d'une pauvreté excessive. Pour initier les novices à l'enseignement, Mère Marie-Élisabeth ouvre une école indépendante dans la maison qu'elle habite. La compétence professionnelle, qu'elle regarde comme un « devoir de justice », a toujours été au cœur de ses préoccupations.

Minée par la maladie, les privations nombreuses accueillies avec foi, patience et en conformité à la croix du Christ, Mère Marie-Élisabeth décède, en 1881, à l'âge de 41 ans. Elle n'a passé que six années dans l'institut. Mais les fondements de sa mission sont là. Sa congrégation, dénommée depuis 1891 Sœurs de Notre-Dame du Saint-Rosaire, est reconnue par l'Église diocésaine puis romaine. Si Marie-Élisabeth Turgeon ne compte pas parmi les fondateurs et fondatrices de l'Église au Canada, elle a le mérite d'avoir inauguré, pour des religieuses, l'enseignement dans les écoles de paroisses dans le grand diocèse de Rimouski d'alors, échelonné de Rivière Port-Neuf à Gaspé.

Marthe Saint-Pierre, R.S.R.

300, allée du Rosaire, Rimouski, G5L 3E3

LE BIENHEUREUX BON PÈRE FRÉDÉRIC (1838-1916) L'APÔTRE DE NOTRE-DAME DU CAP

Le Bienheureux Père Frédéric est né le 19 novembre 1838, à Ghyvelde, au nord de la France, en Flandre, tout près de la Belgique. Il fut commis voyageur, avant d'entrer chez les Franciscains, après la mort de sa mère, en 1861. Il se préparait au sacerdoce et il fut attiré par la robe de bure franciscaine que portait la Dame où il pensionnait, quand il la vit revenir de sa réunion du Tiers-Ordre.

Il entre chez les franciscains et prononce ses vœux le 26 décembre 1868. Le 17 août 1870, il est ordonné prêtre à Bourges. Le 26 avril 1876, il écrit au Supérieur Général pour demander d'aller en mission en Terre Sainte. Le 9 mai 1876, il part de Paris vers Jérusalem où il arrive le 18 juin et y restera douze ans.

Pendant ces années en Palestine, Frédéric découvre la situation précaire des Franciscains et des autres catholiques de rite latin, continuellement tracassés et pourchassés par les « chrétiens » d'autres rites. Ils sont même obligés de vivre reclus dans le saint Sépulcre, n'osant jamais en sortir, de crainte de ne plus pouvoir y entrer. Il se met à l'œuvre ; il fait la compilation de toutes les ententes survenues entre les différentes dénominations religieuses qui ont des droits et usages de célébration dans ces lieux saints. Les Franciscains recouvrent leurs droits et ce sont ces droits qui sont encore en vigueur en 2011 et régissent les relations entre les Latins et tous les autres rites, surtout à Beth' Léem et au Saint Sépulcre.

Le Père Frédéric vint au Canada en 1881, pour quêter de l'argent pour la Terre Sainte et en 1888, il revint pour rester, selon le désir des évêques et du peuple. Il arriva dans la nuit du 12 au 13 juin, à Montréal, accueilli par le Curé Désilets du Cap-de-la-Madeleine. Dès le 22 juin, il est témoin du Prodiges des Yeux, au soir de

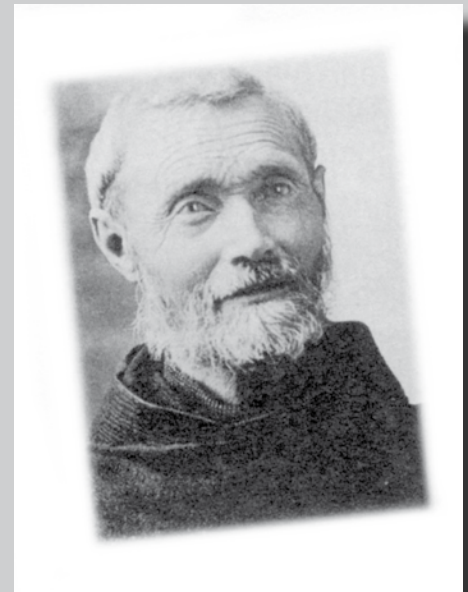
la consécration du petit Sanctuaire à Notre Dame du Rosaire. Avec Le Curé et M. Pierre Lacroix, un infirme, il voit la statue de Notre Dame ouvrir les yeux. Il avait, le matin même, prophétisé que ce petit Sanctuaire deviendrait grand par le nombre des pèlerins qui y viendraient. Il resta toute sa vie grand prédicateur et apôtre de Notre-Dame du Cap.

Pendant ses tournées à pieds dans le diocèse de Québec, pour trouver l'argent nécessaire à la construction de la chapelle des Franciscaines Missionnaires de Marie, rue Grande Allée, pour l'adoration perpétuelle du T.S. Sacrement, comme dans tout le diocèse de Valleyfield, pour la construction du Monastère des Clarisses, il parla de Marie et invita les fidèles à venir en pèlerinage au Cap-de-la-Madeleine, chez la Reine du Rosaire.

En 1904, pendant la procession des fidèles vers la Sanctuaire de Notre-Dame du Cap, pour son couronnement par l'Envoyé du Pape, il porta sur un coussin, la couronne qui fut déposée solennellement sur la tête de Marie.

A 77 ans, le 4 août 1916, à l'infirmerie des Franciscains de Montréal, le bon Père Frédéric entra dans la Vie éternelle. Il a été béatifié à Rome, par Jean-Paul II, le 25 septembre 1988. Il vous attend, à l'église Notre-Dame des Sept-Allégresses, rue Saint-Maurice, aux Trois-Rivières.

Source : Frédéric Jansoone ,o.f.m. Père Gentil-Turcotte, o.f.m. Revue Pierres Vivantes 2009 Biographie : Le bon Père Frédéric, par Romain Legaré et Constantin Baillargeon. Ed.Paulines.



« La Très Sainte Vierge-Marie n'a pas encore de sanctuaire au Canada. J'ai un désir irrésistible qu'elle en ait un ici, (au Cap-de-la-Madeleine). Avec la bénédiction du T.R. Père Général et au besoin, de Léon XIII, je serai sur de réussir. »

Le Père Frédéric

DÉLIA TÉTREULT (1865-1941)

FONDATRICE DES SŒURS MISSIONNAIRES DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION



Délia Tétreault, enfant, fit un rêve qui allait marquer toute sa vie. Elle vit un immense champ de blé qui faisait onduler ses tiges, alors que les épis se changeaient en têtes d'enfants de différentes races et couleurs : des enfants qui ne connaissaient pas encore le Dieu de Jésus-Christ. Elle éprouva dès lors le désir de pouvoir un jour partager avec eux sa joie d'être aimée de Dieu.

D'où lui venait donc cette inspiration ? Née le 4 février 1865 à Marieville, au Québec, elle appartenait à une famille et à un milieu profondément chrétiens. Elle y trouva son bonheur en recherchant en tout la volonté de Dieu. Jeune encore, elle se sentit guidée par l'Esprit Saint et chargée d'une double mission : celle de fonder un institut de religieuses missionnaires et de collaborer à la fondation d'un séminaire pour futurs prêtres missionnaires.

Fidèle à cette volonté de Dieu qui lui devint de plus en plus manifeste, Délia Tétreault fonda, en 1902, l'Institut des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception. Elle fut ainsi à l'origine du premier institut religieux missionnaire fondé en Amérique. Elle s'appliqua aussi à convaincre les évêques du Québec de fonder un Séminaire qui devint la Société des Missions-Étrangères du Québec.

Délia Tétreault écrivait à ses Sœurs : La principale raison d'être de notre Société, c'est vraiment l'action de grâces. Et elle leur expliquait ainsi le caractère spécifiquement missionnaire de son Institut : Dieu nous a tout donné, même son propre Fils. Quel meilleur moyen de le payer de retour que de lui donner des enfants, des élus qui, eux aussi, chanteront ses bontés dans les siècles des siècles ! Cette pensée de Délia Tétreault résume en quelque sorte la motivation profonde qui lui fit réaliser tant d'œuvres missionnaires. On se doit de lui attribuer une très grande part dans l'élan missionnaire qui marqua l'Église canadienne du 20^e siècle. Avec ses religieuses, elle redonna vie et vitalité aux œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance et elle ouvrit des maisons

pour les retraites fermées féminines. Elle lança en 1920 une revue missionnaire, *Le Précurseur*, qui est encore en circulation et, en 1923, la version anglaise, *The Precursor*, maintenant connue sous le titre de MIC Mission News. Dès 1909, ses premières Sœurs missionnaires se rendaient en Chine. Aujourd'hui, l'Institut est présent dans 16 pays et compte des membres de 17 nationalités.

Toujours à l'écoute de l'Esprit, Délia Tétreault avait choisi pour nom de religieuse celui de Sœur Marie-du-Saint-Esprit. Elle voyait en Marie la Femme par qui Dieu avait donné Jésus au monde et voulait que ses filles et elle-même accomplissent leur mission en union avec notre Immaculée Mère. Aussi c'est avec joie qu'elles accueillirent le nom choisi pour elles par le pape Pie X lui-même, les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception.

Mère Marie-du-Saint-Esprit est décédée le 1er octobre 1941. Elle fut déclarée Vénérable par le pape Jean-Paul II, le 18 décembre 1997. Dieu veuille qu'elle soit bientôt reconnue comme bienheureuse et sainte, et que son message résonne partout dans notre Église qui se doit d'être missionnaire en tous ses membres. Par l'évangélisation à travers le monde, Mère Délia aurait voulu partager avec tous le bonheur qui était sien d'être tout à Dieu. Semez le bonheur à pleines mains, disait-elle, c'est le pain qui manque le plus sur notre pauvre terre. Merveilleux message pour notre temps !

Suzanne Labelle, m.i.c.

SUPPLIQUE À NOS SAINTS AÏEUX

LE SAINT FRÈRE ANDRÉ



L'année de son 368^e anniversaire, Montréal a reçu en cadeau la canonisation du cher Frère André, qui a passé la plus grande partie de sa vie dans notre ville. C'est ici qu'il a démontré que la FOI peut déplacer les montagnes ou y faire bâtir un Oratoire qui est la plus grande église consacrée à Saint Joseph dans le monde.

Croire que Dieu peut tout et tout espérer de Lui, en s'appuyant sur l'intercession d'un saint, spécialement saint Joseph, l'exemple du Frère André nous enseigne que c'est la bonne recette pour devenir saint et accomplir de grandes choses, même si l'on est petit, sans instruction et sans pouvoir personnel.

MERCI, Frère André! Veillez sur cette ville et aidez-nous à retrouver nos valeurs chrétiennes.

CEUX DONT NOUS AURIONS AIMÉ VOUS PARLER

Ils sont plus près de nous. Ils ont pris la relève. Ils nous donnent une leçon de courage. Ils ont aimé notre pays et nous ont aimés. Ceux-là, nous vous en présenterons dans un autre temps car rien n'est plus encourageant que de connaître des compatriotes qui ont surmonté les obstacles pour réaliser une Œuvre ou un Service aimé, en vue de rendre service à leur prochain.

C'est avec confiance que nous recourons à vous, saints et saintes du Canada. Du haut des cieux, jetez un regard favorable sur le pays jadis témoin de votre amour pour Dieu. Ne souffrez pas davantage de voir la terre pour laquelle vous avez consacré votre vie, si loin du noble appel que vous lui avez transmis. Puissions-nous, à votre exemple et à votre prière, offrir à notre bon Maître une floraison de sainteté. Dans nos luttes contre le Mauvais, défendez-nous ; dans nos besoins de grâces et de lumières, intercédez pour nous.

Litanie

Seigneur, aie pitié de nous.

Jésus-Christ, aie pitié de nous.

Seigneur, aie pitié de nous.

Jésus-Christ, écoute-nous.

Jésus-Christ, exauce-nous.

Père céleste qui es Dieu, aie pitié de nous.

Fils Rédempteur du monde, qui es Dieu, aie pitié de nous.

Esprit Saint, qui es Dieu, aie pitié de nous.

Trinité Sainte, un seul Dieu, aie pitié de nous.

Sainte Marie, Mère de Dieu, prie pour nous.

Saint Joseph, p.p.n.

Saint Jean-Baptiste, p.p.n.

Saint Michel Archange, p.p.n.

Sainte Anne, p.p.n.

Saints Martyrs canadiens, p.p.n.

Sainte Marguerite Bourgeoys, p.p.n.

Sainte Marguerite d'Youville, p.p.n.

Saint Frère André, p.p.n.

Bienheureux François de Laval, p.p.n.

Bienheureuse Marie de l'Incarnation, p.p.n.

Bienheureuse Marie, Catherine de Saint Augustin, p.p.n.

Bienheureuse Dina Bélanger, p.p.n.

Bienheureuse Léonie Paradis, p.p.n.

Bienheureux Père Frédéric, p.p.n.

Bienheureux Louis-Zéphirin Moreau, p.p.n.

Bienheureuse Kateri Tekakwitha, p.p.n.

Bienheureux André Grasset, p.p.n.

Bienheureuse Marie-Anne Blondin, p.p.n.

Bienheureuse Emilie Gamelin, p.p.n.

Bienheureuse Marie-Rose Durocher, p.p.n.

Et vous tous, serviteurs de Dieu, p.p.n.

Agneau de Dieu, qui enlève les péchés du monde,

Pardonne-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu qui enlève les péchés du monde,

Exauce-nous Seigneur.

Agneau de Dieu, qui enlève le péché du monde,

Aie pitié de nous, Seigneur.

V- Heureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu

R- Heureuse la nation qu'Il a choisie pour son héritage.

Prions :

A la prière de nos saints aïeux, puissions-nous, Seigneur, jouir de ta clémence et obtenir de ton infinie miséricorde la grâce de la fidélité et de la sainteté. Toi qui vis et règnes avec le Père, dans l'unité du Saint-Esprit, maintenant et pour les siècles des siècles. Amen.

Avec permission de l'Ordinaire du diocèse de Saint-Jérôme.

Pour d'autres exemplaires : perestephane@hotmail.com